Digitized by Google

Digitized by Google

LE BARBIER DE SEVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE.

Vet. fr. II E. 1253

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU LA

PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

Par M. DE BEAUMARCHAIS;

REPRÉSENTÉE & tombée sur le Théatre de la Comedie Françoise aux Tuileries, le 23 de Fevrier 1775.

. . . . . Et j'étois Pere, & je ne pus mourir !
(*Zaïre, Acte 2e.*)

A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 1 DEC 1979
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

LETTRE MODERÉE

SUR LA

CHUTE ET LA CRITIQUE

DU

BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, vêtu modeſtement & courbé, préſentant ſa Piece au LECTEUR.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous offrir un nouvel Opuſcule de ma façon. Je ſouhaite vous rencontrer dans un de ces moments heureux, où, dégagé de ſoins, content de votre ſanté, de vos affaires, de votre Maitreſſe, de votre dîner, de votre eſtomac, vous puiſſiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville*; car il faut tout cela pour être homme amuſable & Lecteur indulgent.

Mais ſi quelque accident a dérangé votre ſanté, ſi vo-

Digitized by Google

tre état eſt compromis, ſi votre Belle a forfait à ſes ſerments, ſi votre dîner fut mauvais, ou votre digeſtion laborieuſe; ah! laiſſez mon *Barbier;* ce n'eſt pas là l'inſtant; examinez l'état de vos dépenſes, étudiez le *Factum* de votre Adverſaire, reliſez ce traître billet ſurpris à Roſe, ou parcourez les chef-d'œuvres de Tiſſot ſur la tempérance, & faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philoſophiques ou morales.

Ou ſi votre état eſt tel qu'il vous faille abſolument l'oublier; enfoncez-vous dans une Bergere, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilege, & dormez vîte un heure ou deux.

Quel charme auroit une production légere au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet ſi Figaro le Barbier s'eſt bien moqué de Bartholo le Médecin, en aidant un Rival à lui ſouffler ſa Maîtreſſe? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour ſon propre compte.

Que vous fait encore ſi ce Barbier Eſpagnol en arrivant dans Paris eſſuya quelques traverſes, & ſi la prohibition de ſes exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet? On ne s'intéreſſe gueres aux affaires des autres, que lorſqu'on eſt ſans inquiétude ſur les ſiennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous? Avez-vous à ſouhait double eſtomac, bon Cuiſinier, Maîtreſſe honnête, & repos imperturbable? Ah! parlons, parlons: Donnez audience à mon *Barbier.*

Je ſens trop, Monſieur, que ce n'eſt plus le temps, où, tenant mon manuſcrit en réſerve, & ſemblable à la Coquette qui refuſe ſouvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faiſois quelque avare lecture à des Gens

Digitized by Google

préférés, qui croyoient devoir payer ma complaisance par un éloge pompeux de mon Ouvrage.

O jours heureux ! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite assurant mon succès, je glissois sur le morceau foible en appuyant les bons endroits : puis recueillant les suffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuse modestie, je jouissois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'Acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour son compte.

Que reste-t-il, hélas ! de toute cette gibecière? A l'instant qu'il faudroit des miracles pour vous subjuguer ; quand la verge de Moïse y suffiroit à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob ; plus d'escamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illusion théatrale, rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monsieur, si, mesurant mon style à ma situation, je ne fais pas comme ces Ecrivains qui se donnent le ton de vous appeller négligemment, *Lecteur*, *ami Lecteur*, *cher Lecteur*, *benin ou Benoist Lecteur*, ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudents essayent de se mettre au pair avec leur Juge, & qui ne fait bien souvent que leur en attirer l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne séduisoient personne, & que le ton modeste d'un Auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indulgence à son fier Lecteur.

Eh ! quel Ecrivain en eut jamais plus besoin que moi ! Je voudrois le cacher en vain : j'eus la foiblesse autrefois, Monsieur, de vous présenter, en différents temps, deux tristes Drames ; productions monstrueuses, comme on sait ! car entre la Tragédie & la Comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien ; c'est un point déci-

Digitized by Google

dé, le Maître l'a dit, l'Ecole en retentit, & pour moi j'en ſuis tellement convaincu, que, ſi je voulois aujourd'hui mettre au Théatre une mere éplorée, une épouſe trahie, une ſœur éperdue, un fils deshérité; pour les préſenter décemment au Public, je commencerois par leur ſuppoſer un beau Royaume où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde: Certain après cela, que l'invraiſemblance du Roman, l'énormité des faits, l'enflure des caracteres, le giganteſque des idées, & la bouffiſſure du langage, loin de m'être imputés à reproche, aſſureroient encore mon ſuccès.

Préſenter des hommes d'une condition moyenne accablés & dans le malheur! Fi donc! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les Citoyens ridicules, & les Rois malheureux; voilà tout le Théatre exiſtant & poſſible; & je me le tiens pour dit; c'eſt fait; je ne veux plus quereller avec perſonne.

J'ai donc eu la foibleſſe autrefois, Monſieur, de faire des Drames qui n'étoient pas *du bon genre*; & je m'en repens beaucoup.

Preſſé depuis par les événements, j'ai hazardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvé *du bon ſtyle*; & j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais gliſſer ſous vos yeux une Comédie fort gaie, que certains Maîtres de goût n'eſtiment pas *du bon ton*; & je ne m'en conſole point.

Peut-être un jour oſerai-je affliger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la muſique n'eſt pas *du bon françois*; & j'en ſuis tout honteux d'avance.

Ainſi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuſes, je paſſerai ma vie à mériter votre indulgence, par la

Digitized by Google

bonne-foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes en vous préſentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville*; ce n'eſt pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton reſpectueux : mais on m'a fort aſſuré que, lorſqu'un Auteur étoit ſorti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théatre, il ne lui manquoit plus que d'être agréé par vous, Monſieur, & lacéré dans quelques Journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire eſt donc certaine, ſi vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément; perſuadé que pluſieurs de Meſſieurs les Journaliſtes ne me refuſeront pas celui de leur dénigrement.

Déja l'un d'eux, établi dans Bouillon avec Approbation & Privilege, m'a fait l'honneur encyclopédique d'aſſurer à ſes Abonnés que ma Piece étoit ſans plan, ſans unité, ſans caracteres, vuide d'intrigue & dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité ſans Approbation, ſans Privilege, & même ſans Encyclopédie, après un candide expoſé de mon Drame, ajoute au laurier de ſa critique, cet éloge flatteur de ma perſonne. » La réputation du ſieur de Beaumarchais eſt » bien tombée; & les honnêtes gens ſont enfin convain» cus que lorſqu'on lui aura arraché les plumes du paon, » il ne reſtera plus qu'un vilain corbeau noir, avec ſon » effronterie & ſa voracité «.

Puiſqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la Comédie du *Barbier de Séville*; pour remplir l'horoſcope entier, je pouſſerai la voracité juſqu'à vous prier humblement, Monſieur, de me juger vous-même, & ſans égard aux Critiques paſſés, préſents & futurs; car vous ſavez que, par état, les Gens de Feuilles ſont ſouvent ennemis des Gens de Lettres; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant ſaiſi de mon affaire, il

Digitized by Google

faut que vous ſoyez mon Juge abſolument, ſoit que vous le veuliez ou non ; car vous êtes mon Lecteur.

Et vous ſentez bien, Monſieur, que ſi, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raiſonne mal, vous refuſiez conſtamment de me lire ; vous feriez vous-même une pétition de principes au-deſſous de vos lumieres : n'étant pas mon Lecteur, vous ne ſeriez pas celui à qui s'adreſſe ma requête.

Que ſi, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous aviſiez de jetter le Livre en cet inſtant de votre lecture ; c'eſt, Monſieur, comme ſi, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du Tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des Magiſtrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti ; qu'en ceſſant d'exiſter en qualité de mon Lecteur.

Eh ! quel tort vous fais-je en vous élevant au-deſſus de moi ? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monſieur, n'eſt-il pas de les juger.

Voilà donc qui eſt arrangé. Je ne reconnois plus d'autre Juge que vous ; ſans excepter Meſſieurs les Spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier reſſort, voient ſouvent leur ſentence infirmée à votre Tribunal.

L'affaire avoit beaucoup été plaidée devant eux au Théatre, & ces Meſſieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penſer que j'avois gagné ma Cauſe à l'Audience. Point du tout ; le Journaliſte, établi dans Bouillon, prétend que c'eſt de moi qu'on a ri. Mais ce n'eſt là, Monſieur, comme on dit en ſtyle de Palais, qu'une mauvaiſe chicane de Procureur : mon but ayant été d'amuſer les Spectateurs ; qu'ils aient ri de ma Piece ou de moi ; s'ils ont ri de bon cœur, le but eſt également rempli : ce que

Digitized by Google

j'appelle avoir gagné ma Cauſe à l'Audience.

Le même Journaliſte aſſure encore, ou du moins laiſſe entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces Meſſieurs, en leur faiſant des lectures particulieres, en achetant d'avance leur ſuffrage par cette prédilection. Mais ce n'eſt encore là, Monſieur, qu'une difficulté de Publiciſte Allemand. Il eſt manifeſte que mon intention n'a jamais été que de les inſtruire : c'étoit des eſpeces de Conſultations que je faiſois ſur le fond de l'affaire. Que ſi les Conſultants, après avoir donné leur avis, ſe ſont mêlés parmi les Juges; vous voyez bien, Monſieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux de ſe récuſer par délicateſſe, s'ils ſe ſentoient de la partialité pour mon Barbier Andaloux.

Eh ! plût au Ciel qu'ils en euſſent un peu conſervé pour ce jeune Etranger ! nous aurions eu moins de peine à ſoutenir notre malheur éphémere ! Tels ſont les hommes : avez-vous du ſuccès ; ils vous accueillent, vous portent, vous careſſent, ils s'honorent de vous : mais gardez de broncher : au moindre échec, ô mes amis ! ſouvenez-vous qu'il n'eſt plus d'amis.

Et c'eſt préciſément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triſte ſoirée. Vous euſſiez vu les foibles amis du Barbier ſe diſperſer, ſe cacher le viſage ou s'enfuir, les femmes, toujours ſi braves quand elles protegent, enfoncées dans les coqueluchons juſqu'aux panaches & baiſſant des yeux confus ; les hommes courant ſe viſiter, ſe faire amende-honorable du bien qu'ils avoient dit de ma Piece, & rejettant ſur ma maudite façon de lire les choſes, tout le faux plaiſir qu'ils y avoient goûté. C'étoit une déſertion totale, une vraie déſolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me ſentant paſſer à droite, & ne faiſoient plus ſemblant de me voir : Ah Dieux ! D'autres plus courageux, mais s'aſſurant bien

Digitized by Google

ſi perſonne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire : Eh ! comment avez-vous produit en nous cette illuſion ? car il faut en convenir, mon Ami, votre Piece eſt la plus grande platitude du monde.

— Hélas, Meſſieurs ! j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite ; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chûte, & pour l'honneur de votre ſecond jugement, ne ſouffrez pas qu'on redonne la Piece au Théatre ; ſi, par malheur, on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous feroit peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendriez à moi de ne plus ſavoir quel jour vous eûtes raiſon ou tort ; ce qu'à Dieu ne plaiſe !

On ne m'en crut point ; on laiſſa rejouer la Piece, & pour le coup je fus Prophete en mon pays. Ce pauvre Figaro, *feſſé* par la cabale *en faux-bourdon* & preſque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide, il prit courage ; mon Héros ſe releva le dimanche avec une vigueur que l'auſtérité d'un carême entier, & la fatigue de dix-ſept ſéances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui ſait combien cela durera ? Je ne voudrois pas jurer qu'il en fût ſeulement queſtion dans cinq ou ſix ſiecles ; tant notre Nation eſt inconſtante & légere.

Les Ouvrages de Théatre, Monſieur, ſont comme les enfants des hommes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, & vivant rarement aſſez pour payer les parents de leurs ſoins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaiſirs. Suivez-les dans leur carriere ; à peine ils voient le jour, que ſous prétexte d'enflure, on leur applique les Cenſeurs ; pluſieurs en ſont reſtés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel Parterre les rudoie & les fait tomber. Souvent en les berçant, le Comédien les eſtropie. Les perdez-vous un inſtant

Digitized by Google

de vue; on les retrouve, hélas! traînant par-tout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'Extraits, & couverts de Critiques. Echappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde; le plus grand de tous les atteint; le mortel oubli les tue; ils meurent, & replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immensité des Livres.

Je demandois à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le Parterre & l'Auteur, à la premiere représentation des Ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle & le vieux Denis sont morts de joie d'avoir remporté le prix des Vers au Théatre? Nous aimons trop nos Auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant: aussi pour les conserver, avons-nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur, qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette rigueur, l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent *Barbier* tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser le surlendemain, de son triomphe, ou de montrer de l'humeur à ses Critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'enjouement de son caractere.

Exemple rare & frappant, Monsieur! dans un siecle d'Ergotisme où l'on calcule tout jusqu'au rire; où la plus légere diversité d'opinions fait germer des haines éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repousse l'injure, est à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre effaçant cette derniere, en enfante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, & propage ainsi l'aigreur à l'infini, depuis le rire jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus caustique.

Digitized by Google

Quant à moi, Monſieur; s'il eſt vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes ſoient freres; & c'eſt une belle idée; je voudrois qu'on pût engager nos freres les Gens de Lettres à laiſſer, en diſcutant, le ton rogue & tranchant à nos freres les Libelliſtes qui s'en acquittent ſi bien! ainſi que les injures à nos freres les Plaideurs..... qui ne s'en acquittent pas mal non plus! Je voudrois ſur-tout, qu'on pût engager nos freres les Journaliſtes à renoncer à ce ton pédagogue & magiſtral avec lequel ils gourmandent les Fils d'Apollon, & font rire la ſottiſe aux dépens de l'eſprit.

Ouvrez un Journal : ne ſemble-t-il pas voir un dur Répétiteur, la férule ou la verge levée ſur des Ecoliers négligents, les traiter en eſclaves au plus léger défaut dans le devoir ? Eh, mes freres! il s'agit bien de devoir ici ? La Littérature en eſt le délaſſement & la douce récréation!

A mon égard au moins, n'eſpérez pas aſſervir dans ſes jeux, mon eſprit à la regle : il eſt incorrigible; &, la claſſe du devoir une fois fermée, il devient ſi léger & ſi badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liege emplumé qui bondit ſur la raquette, il s'éleve, il retombe, égaie mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque Joueur adroit veut entrer en partie & baloter à nous deux le léger volant de mes penſées; de tout mon cœur : s'il ripoſte avec grace & légéreté, le jeu m'amuſe, & la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, preſſés, relevés même avec une preſteſſe, une agilité propre à réjouir autant les Spectateurs qu'elle animeroit les Acteurs.

Telle au moins, Monſieur, devroit être la critique; & c'eſt ainſi que j'ai toujours conçu la diſpute entre les Gens polis qui cultivent les Lettres.

Digitized by Google

Voyons, je vous prie, ſi le Journaliſte de Bouillon a conſervé dans ſa Critique ce caractere aimable & ſur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La Piece eſt une Farce, dit-il.

Paſſons ſur les qualités. Le méchant nom qu'un Cuiſinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à leur ſaveur. C'eſt en paſſant par ſes mains qu'ils ſe dénaturent. Analyſons la Farce de Bouillon.

La Piece, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Eſt-ce parce qu'il eſt trop ſimple qu'il échappe à la ſagacité de ce Critique adoleſcent?

Un Vieillard amoureux prétend épouſer demain ſa Pupille; un jeune Amant plus adroit le prévient; & ce jour même, en fait ſa femme à la barbe & dans la maiſon du Tuteur. Voilà le fond, dont on eut pu faire avec un égal ſuccès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, *& cætera.* L'*Avare* de Moliere eſt-il autre choſe? le grand *Mithridate* eſt-il autre choſe? Le genre d'une piece, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choſes que des caracteres qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, ſur ce plan, qu'une Piece amuſante & ſans fatigue, une eſpece d'*Imbroille*, il m'a ſuffi que le Machiniſte, au lieu d'être un noir ſcélérat, fût un drôle de garçon, un homme inſouciant, qui rit également du ſuccès & de la chûte de ſes entrepriſes, pour que l'Ouvrage, loin de tourner en Drame ſérieux, devînt une Comédie fort gaie: & de cela ſeul que le Tuteur eſt un peu moins ſot que tous ceux qu'on trompe au Théatre, il eſt réſulté beaucoup de mouvement dans la Piece, & ſur-tout la néceſſité d'y donner plus de reſſort aux intrigants.

OXFOR

Digitized by Google

Au lieu de reſter dans ma ſimplicité comique, ſi j'avois voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la maniere tragique ou *dramique*; imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en Scenes que la partie la moins merveilleuſe?

En effet, perſonne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque hiſtorique où la Piece finit gaiement dans mes mains, la querelle commença ſérieuſement à s'échauffer, comme qui diroit derriere la toile, entre le Docteur & Figaro, ſur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le Docteur, étrillé par Figaro, fit tomber en ſe débattant le *reſcille* ou filet qui coëffoit le Barbier, & l'on vit, non ſans ſurpriſe, une forme de ſpatule imprimée à chaud ſur ſa tête raſée. Suivez-moi, Monſieur, je vous prie.

A cet aſpect, moulu de coups qu'il eſt, le Médecin s'écrie avec tranſport: Mon Fils! ô Ciel, mon Fils! mon cher Fils!... Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions ſur ſon cher Pere. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu ſa mere, eſt fils-naturel de Bartholo. Le Médecin, dans ſa jeuneſſe, eut cet enfant d'une Perſonne en condition, que les ſuites de ſon imprudence firent paſſer du ſervice au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le déſolé Bartholo, Frater alors, a fait rougir ſa ſpatule, il en a timbré ſon fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, ſi jamais le ſort les raſſemble. La mere & l'enfant avoient paſſé ſix années dans une honorable mendicité; lorſqu'un Chef de Bohémiens deſcendu de Luc Gauric, traverſant l'Andalouſie avec ſa Troupe, & conſulté par la mere ſur le deſtin

deſtin de ſon fils, déroba l'Enfant furtivement, & laiſſa par écrit cet horoſcope à ſa place.

Après avoir verſé le ſang dont il eſt né,
Ton Fils aſſommera ſon Pere infortuné:
Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime,
Il ſe frappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état ſans le ſavoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom ſans le vouloir : il s'eſt élevé ſous celui de Figaro : il a vécu. Sa mere eſt cette Marceline, devenue vieille & Gouvernante chez le Docteur, que l'affreux horoſcope de ſon fils a conſolée de ſa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En ſaignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma Piece, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier Vers :

Après avoir verſé le ſang dont il eſt né,

Quand il étrille innocemment le Docteur, après la toile tombée, il accomplit le ſecond Vers :

Ton Fils aſſommera ſon Pere infortuné.

A l'inſtant, la plus touchante reconnoiſſance a lieu entre le Médecin, la Vieille & Figaro : *c'eſt vous ! c'eſt lui ! c'eſt toi ! c'eſt moi !* Quel coup de Théatre ! Mais le fils au déſeſpoir de ſon innocente vivacité, fond en larmes, & ſe donne un coup de raſoir, ſelon le ſens du troiſieme Vers :

Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime,
Il ſe frappe & . . . . . .

Quel tableau ! En n'expliquant point ſi, du raſoir, il ſe coupe la gorge ou ſeulement le poil du viſage, on voit que j'avois le choix de finir ma Piece au plus grand pathétique. Enfin le Docteur épouſe la vieille ;

Digitized by Google

& Figaro, ſuivant la derniere leçon, ...

. . . . . Devient heureux & légitime.

Quel dénouement ! Il ne m'en eût coûté qu'un ſixieme Acte. Eh ! quel ſixieme Acte ! Jamais Tragédie au Théatre Français..... Il ſuffit. Reprenons ma Piece en l'état où elle a été jouée & critiquée. Lorſqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait ; ce n'eſt pas l'inſtant de louer ce que j'aurois pu faire.

La Piece eſt invraiſemblable dans ſa conduite, a dit encore le Journaliſte établi dans Bouillon avec Approbation & Privilege.

— Invraiſemblable ? Examinons cela par plaiſir.

Son Excellence M. le Comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-temps, l'honneur d'être ami particulier, eſt un jeune Seigneur, ou pour mieux dire, étoit, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainſi que je le ſuis devenu moi-même. Son Excellence étoit donc un jeune Seigneur Eſpagnol, vif, ardent, comme tous les Amants de ſa Nation que l'on croit froide, & qui n'eſt que pareſſeuſe.

Il s'étoit mis ſecrétement à la pourſuite d'une belle perſonne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que ſon Tuteur a bientôt ramenée au lieu de ſa naiſſance. Un matin qu'il ſe promenoit ſous ſes fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le haſard conduiſit au même endroit Figaro le Barbier. — Ah, le haſard ! dira mon Critique : & ſi le haſard n'eût pas conduit ce jour-là le Barbier dans cet endroit, que devenoit la Piece ? -- Elle eût commencé, mon Frere, à quelqu'autre époque. — Impoſſible ; puiſque le Tuteur, ſelon vous-même, épouſoit le lendemain. — Alors il n'y auroit pas eu de Piece, ou s'il y en avoit eu, mon Frere, elle auroit été différente. Une choſe

Digitized by Google

eſt-elle invraiſemblable, parce qu'elle étoit poſſible autrement ?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le Cardinal de Retz nous dit froidement : un jour j'avois beſoin d'un homme ; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme ; j'aurois deſiré qu'il fût petit-fils d'Henri le Grand ; qu'il eût de longs cheveux blonds ; qu'il fût beau, bien fait, bien ſéditieux ; qu'il eût le langage & l'amour des Halles ; & voilà que le haſard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la priſon du Roi ; c'étoit juſtement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au Coadjuteur : Ah ! le haſard ! Mais ſi vous n'euſſiez pas rencontré M. de Beaufort ! Mais ceci, mais cela ?....

Le haſard donc conduiſit en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau diſeur, mauvais Poëte, hardi Muſicien, grand frinqueneur de guittarre, & jadis Valet-de Chambre du Comte, établi dans Séville, y faiſant avec ſuccès des barbes, des Romances, & des mariages, y maniant également le fer du Phlébotome, & le piſton du Pharmacien ; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, & juſtement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme paſſion n'eſt autre choſe qu'un deſir irrité par la contradiction ; le jeune Amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaiſie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle eſt enfermée, au point de faire l'impoſſible pour l'épouſer.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la Pièce, Monſieur, ſeroit douter de la ſagacité, de l'adreſſe avec laquelle vous ſaiſirez le deſſein de l'Auteur, & ſuivrez le fil de l'intrigue, en la liſant. Moins prévenu que le Journal de Bouillon, qui ſe trompe avec Approbation &

Privilege, ſur toute la conduite de cette Piece, vous y verrez que *tous les ſoins de l'Amant* ne *ſont* pas *deſtinés à remettre ſimplement une lettre*, qui n'eſt là qu'un léger acceſſoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le ſoupçon; ſur-tout à tromper un homme, qui, ſans ceſſe éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de ſe retourner aſſez leſtement, pour n'être pas déſarçonné d'emblée.

Et lorſque vous verrez que tout le mérite du dénouement conſiſte en ce que le Tuteur a fermé ſa porte, en donnant ſon paſſe-partout à Bazile, pour que lui ſeul & le Notaire puſſent entrer & conclure ſon mariage; vous ne laiſſerez pas d'être étonné, qu'un Critique auſſi équitable ſe joue de la confiance de ſon Lecteur, ou ſe trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encore: *le Comte s'eſt donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne ſoit pas fermée.*

Enfin lorſque vous verrez le malheureux Tuteur, abuſé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de ſigner au contrat du Comte & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous laiſſerez au Critique à décider ſi ce Tuteur étoit un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorſque lui Critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas devinée plus que le Tuteur.

En effet s'il l'eût bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'Ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier Acte annonce & déploie avec gaieté tous les caracteres de la Piece. On peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de comédie dans la grande Scene du ſecond Acte, où, malgré la défiance

Digitized by Google

& la fureur du Jaloux, la Pupille parvient à lui donner le change ſur une lettre remiſe en ſa préſence, & à lui faire demander pardon à genoux du ſoupçon qu'il a montré. Je le conçois encore aiſément.

Qu'il n'ait pas dit un ſeul mot de la Scene de ſtupéfaction de Bazile, au troiſieme Acte, qui a paru ſi neuve au Théatre, & a tant réjoui les Spectateurs. Je n'en ſuis point ſurpris du tout.

Paſſe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'eſt jetté volontairement au dernier Acte, en faiſant avouer par la Pupille à ſon Tuteur que le Comte avoit dérobé la clef de la jalouſie; & comment l'Auteur s'en démêle en deux mots, & ſort en ſe jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au Spectateur. C'eſt peu de choſe en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui ſoit pas venu à l'eſprit, que la Piece, une des plus gaie qui ſoient au Théatre, eſt écrite ſans la moindre équivoque, ſans une penſée, un ſeul mot dont la pudeur, même des petites Loges, ait à s'alarmer; ce qui pourtant eſt bien quelque choſe, Monſieur, dans un ſiecle où l'hypocriſie de la décence eſt pouſſée preſque auſſi loin que le relâchement des mœurs. Très-volontiers. Tout cela ſans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un Critique auſſi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir ſans répandre des larmes de tendreſſe & de plaiſir? je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne ſauroit oublier ſa mere!

Tu connois donc ce Tuteur? lui dit le Comte au premier Acte. *Comme ma mere?* répond Figaro. Un avare auroit dit: *Comme mes poches.* Un Petit-Maître eût répondu: *Comme moi-même.* Un ambitieux: *Com-*

Digitized by Google

me le chemin de Verſailles ; & le Journaliſte de Bouillon : *Comme mon Libraire* : les comparaiſons de chacun ſe tirant toujours de l'objet intéreſſant. *Comme ma mere*, a dit le fils tendre & reſpectueux!

Dans un autre endroit encore, *Ah, vous êtes charmant!* lui dit le Tuteur. Et ce bon, cet honnête Garçon, qui pouvoit gaiement aſſimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ſes Maîtreſſes, en revient toujours à ſa bonne mere, & répond à ce mot : *Vous êtes charmant ! -- Il eſt vrai, Monſieur, que ma mere me l'a dit autrefois.* Et le Journal de Bouillon ne releve point de pareils traits! Il faut avoir le cerveau bien deſſéché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les ſentir!

Sans compter mille autres fineſſes de l'Art répandues à pleines mains dans cet Ouvrage. Par exemple, on ſait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne & petite Amoureuſe; emplois de grands, moyens & petits Valets; emplois de Niais, d'Important, de Croquant, de Payſan, de Tabellion, de Bailli : mais on ſait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de Bâillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au Théatre? Il s'eſt donné le ſoin de lui raſſembler dans une ſeule phraſe, toutes les ſyllabes bâillantes du français : *Rien... qu'en... l'en... en... ten... dant.. parler* : ſyllabes en effet qui feroient bâiller un mort, & parviendroient à deſſerrer les dents même de l'envie!

Et cet endroit admirable où, preſſé par les reproches du Tuteur qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à ſe faire ſauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous?* Le naïf Barbier répond : *Eh parbleu! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous béniſſe; & va te coucher à celui qui dort.* Réponſe

Digitized by Google

en effet si juste, si chrétienne & si admirable, qu'un de ces fiers Critiques qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier, » Diable ! l'Au- » teur a dû rester au moins huit jours à trouver cette » replique « !

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre & papier, Approbation & Privilege, à mettre un pareil Ouvrage au-dessous même de la critique ! On me couperoit le cou, Monsieur, que je ne saurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le Cruel ! *Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le Théatre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre Actes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique ?*

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'Ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce Journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes & ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la Piece d'aucuns des *calembourgs*, *jeux de mots*, &c. qui lui eussent nui le premier jour, l'Auteur a fait rentrer dans les Actes restés au Théatre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'Acte au porte-feuille : tel un Charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller & boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée ?* Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejetter sur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'Auteur, en employant cette expression banale : *On trouve à la jeune personne*, &c. On trouve !....

Digitized by Google

Que vouloit-il donc qu'elle fît ? Quoi ? Qu'au lieu de se prêter aux vues d'un jeune Amant très-aimable & qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre Médecin ? Le noble établissement qu'il lui destinoit là ! & parce qu'on n'est pas de l'avis de Monsieur, on *a tous les défauts d'une fille mal élevée !*

En vérité, si le Journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse & la candeur de ses Critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les Dames Espagnoles.

Eh ! qui sait si son Excellence Madame la Comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, & vivant comme un Ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bouillon, sur elle, avec Approbation & Privilege ?

L'imprudent Journaliste a-t-il au moins réfléchi que son Excellence, ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les Bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque pension sur la Gazette d'Espagne, ou la Gazette elle-même, & que dans la carriere qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagements pour les femmes de qualité ? Qu'est-ce que cela me fait à moi ? L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle !

Il est temps de laisser cet Adversaire; quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me soutenir en cinq actes, je me suis mis en quatre pour ramener le Public.* Eh quand cela seroit ! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas mieux sacrifier un cinquieme de son bien que de le voir aller tout entier au pillage.

Digitized by Google

Mais ne tombez pas, cher Lecteur... (Monsieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma Piece qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre Actes, est réellement & de fait en cinq, qui sont le 1er, le 2e, le 3e, le 4e, le 5e. à l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les Ennemis acharnés, le Paterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer; & trop certain que ces mugissements sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de Pieces en cinq Actes (comme la mienne), toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auroient pas été au Diable en entier (comme la mienne), si l'Auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le Dieu des cabales est irrité, dis-je aux Comédiens avec force;

Enfants! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors, faisant la part au Diable & déchirant mon manuscrit : Dieu des Siffleurs, Moucheurs, Chracheurs, Toussеurs & Perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du sang! bois mon quatrieme Acte, & que ta fureur s'appaise!

A l'instant vous eussiez vu ce bruit infernal qui faisoit pâlir & broncher les Acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudissement lui succéder, & des bas-fonds du Parterre un *bravo* général s'élever en circulant ju'aux hauts bancs du Paradis.

De cet exposé, Monsieur, il suit que ma Piece est restée en cinq Actes, qui sont le 1er, le 2e. le 3e, au Théatre, le 4e, au diable, & le 5e avec les trois

Digitized by Google

premiers. Tel Auteur même vous ſoutiendra que ce 4e. Acte, qu'on n'y voit point, n'en eſt pas moins celui qui fait le plus de bien à la Piece, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laiſſons jaſer le monde ; il me ſuffit d'avoir prouvé mon dire. Il me ſuffit, en faiſant mes cinq Actes, d'avoir montré mon reſpect pour Ariſtote, Horace, Aubignac & les Modernes ; & d'avoir mis ainſi l'honneur de la regle à couvert.

Par le ſecond arrangement, le Diable a ſon affaire ; mon char n'en roule pas moins bien ſans la cinquieme roue ; le Public eſt content, je le ſuis auſſi. Pourquoi le Journal de Bouillon ne l'eſt-il pas ? -- Ah ! pourquoi ! C'eſt qu'il eſt bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choſes gaies aſſez ſérieuſes, ni les graves aſſez enjouées.

Je me flatte, Monſieur, que cela s'appelle raiſonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit ſyllogiſme.

Reſte à répondre aux obſervations dont quelques perſonnes ont honoré le moins important des Drames haſardés depuis un ſiecle au Théatre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi-même, ſans ſignature & vulgairement appellées anonymes ; on juge à l'âpreté du ſtyle, que leurs Auteurs, peu verſés dans la critique, n'ont pas aſſez ſenti qu'une mauvaiſe Piece n'eſt point une mauvaiſe action ; & que telle injure convenable à un méchant homme, eſt toujours déplacée à un méchant Ecrivain. Paſſons aux autres.

Des Connoiſſeurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des uſages François par un Plaiſant de Séville, à Séville ; tandis que la

Digitized by Google

vraiſemblance exigeoit qu'il s'égayât ſur les mœurs Eſpagnoles. Ils ont raiſon : j'y avois même tellement penſé, que pour rendre la vraiſemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord réſolu d'écrire & de faire jouer la Piece en langage Eſpagnol ; mais un homme de goût m'a fait obſerver qu'elle en perdroit peut-être un peu de ſa gaieté pour le Public de Paris ; raiſon qui m'a déterminé à l'écrire en François, enſorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de ſacrifices à la gaieté ; mais ſans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre Amateur, ſaiſiſſant l'inſtant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus ſérieux, que ma Piece reſſembloit à *On ne s'aviſe jamais de tout* -- Reſſembler, Monſieur ! Je ſoutiens que ma Piece eſt, *On ne s'aviſe jamais de tout*, lui-même. == Et comment cela ? -- C'eſt qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de ma Piece. L'Amateur reſta court, & l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, on ne s'aviſe jamais de tout, eſt un homme qui ne s'eſt jamais aviſé de rien.

Quelques jours après, ceci eſt plus ſérieux, chez une Dame incommodée, un Monſieur grave, en habit noir, coiffure bouffante & canne à corbin, lequel touchoit légérement le poignet de la Dame, propoſa civilement pluſieurs doutes ſur la vérité des traits que j'avois lancés contre les Médecins. Monſieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux ? Je ſerois déſolé qu'un badinage . . . == On ne peut pas moins : je vois que vous ne me connoiſſez pas ; je ne prends jamais le parti d'aucun ; je parle ici pour le Corps en général. -- Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaiſanterie, ajoutai-je, vous ſavez, Monſieur, qu'on ne demande jamais ſi l'hiſtoire eſt vraie, mais ſi elle eſt bonne. == Eh ! croyez-vous

Digitized by Google

moins perdre à cet examen qu'au premier? -- A merveille, Docteur, dit la Dame. Le Monſtre qu'il eſt! n'a-t-il pas oſé parler mal auſſi de nous! Faiſons cauſe commune.

A ce mot de *Docteur*, je commençai à ſoupçonner qu'elle parloit à ſon Médecin. Il eſt vrai, Madame & Monſieur; repris-je avec modeſtie, que je me ſuis permis ces légers torts, d'autant plus aiſément qu'ils tirent moins à conſéquence.

Eh! qui pourroit nuire à deux Corps puiſſants, dont l'empire embraſſe l'univers & ſe partage le monde! Malgré les Envieux, les Belles y régneront toujours par le plaiſir, & les Médecins par la douleur: & la brillante ſanté nous ramene à l'Amour, comme la maladie nous rend à la Médecine.

Cependant je ne ſais ſi, dans la balance des avantages, la Faculté ne l'emporte pas un peu ſur la Beauté. Souvent on voit les Belles nous renvoyer aux Médecins; mais plus ſouvent encore, les Médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux Belles.

En plaiſantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des reſſentiments, & ſonger que, ſi les Belles ſe vengent en ſe ſéparant de nous, ce n'eſt là qu'un mal négatif, au lieu que les Médecins ſe vengent en s'en emparant, ce qui devient très-poſitif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils ſont de nous tout ce qu'ils veulent; au lieu que les Belles, toutes belles qu'elles ſont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des Belles nous les rend bientôt moins néceſſaires; au lieu que l'uſage des Médecins finit par nous les rendre indiſpenſables.

Digitized by Google

Enfin que l'un de ces empires ne ſemble établi que pour aſſurer la durée de l'autre ; puiſque, plus la verte jeuneſſe eſt livrée à l'Amour, plus la pâle vieilleſſe appartient ſûrement à la Médecine.

Au reſte, ayant fait contre moi cauſe commune, il étoit juſte, Madame & Monſieur, que je vous offriſe en commun mes juſtifications. Soyez donc perſuadés que, faiſant profeſſion d'adorer les Belles & de redouter les Médecins, c'eſt toujours en badinant que je dis du mal de la Beauté ; comme ce n'eſt jamais ſans trembler que je plaiſante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'eſt point ſuſpecte à votre égard, Meſdames, & mes plus acharnés ennemis ſont forcés d'avouer que, dans un inſtant d'humeur où mon dépit contre une Belle alloit s'épancher trop librement ſur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25e. Couplet, &, par le plus prompt repentir, faire ainſi dans le 26e. amende-honorable aux Belles irritées :

Sexe charmant, ſi je décele
Votre cœur en proie au deſir,
Souvent à l'amour infidele,
Mais toujours fidele au plaiſir ;
D'un badinage, ô mes Déeſſes !
Ne cherchez point à vous venger :
Tel gloſe, hélas ! ſur vos foibleſſes
Qui brûle de les partager.

Quand à vous, Monſieur le Docteur, on ſait aſſez que Moliere...

-- Au déſeſpoir, dit-il en ſe levant, de ne pouvoir profiter plus long-temps de vos lumieres ; mais l'humanité qui gémit ne doit pas ſouffrir de mes plaiſirs. Il me laiſſa, ma foi, la bouche ouverte avec ma phraſe en l'air. Je ne ſais pas, dit la belle malade en riant, ſi je vous pardonne ; mais je vois bien que notre

Digitized by Google

Docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre, Madame ? Il ne ſera jamais le mien. == Eh ! pourquoi ? — Je ne ſais ; je craindrois qu'il ne fût au-deſſous de ſon état, puiſqu'il n'eſt pas au-deſſus des plaiſanteries qu'on en peut faire.

Ce Docteur n'eſt pas de mes gens. L'homme aſſez conſommé dans ſon art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, aſſez ſpirituel pour rire avec moi de ceux qui le diſent infaillible ; tel eſt mon Médecin. En me rendant ſes ſoins qu'ils appellent des viſites ; en me donnant ſes conſeils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & ſans faſte la plus noble fonction d'une ame éclairée & ſenſible. Avec plus d'eſprit, il calcule plus de rapports, & c'eſt tout ce qu'on peut dans un art auſſi utile qu'incertain. Il me raiſonne, il me conſole, il me guide ; & la nature fait le reſte. Auſſi, loin de s'offenſer de la plaiſanterie, eſt-il le premier à l'oppoſer au pédantiſme. A l'infatué qui lui dit gravement : » De quatre-vingt fluxions de poitrine » que j'ai traitées cet Automne, un ſeul malade a péri » dans mes mains ; mon Docteur répond en ſouriant « : » Pour moi, j'ai prêté mes ſecours à plus de cent cet » Hiver ; hélas ! je n'en ai pu ſauver qu'un ſeul ». Tel eſt mon aimable Médecin. — Je le connois. == Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un Pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendroit mon hommage en ſainté. Mais je ne ſuis qu'un ſot. Au lieu de vous rappeller mon amende-honorable au beau ſexe, je devois lui chanter le Couplet de la bégueule ; il eſt tout fait pour lui.

Pour égayer ma Poéſie,
Au hazard j'aſſemble des traits :
J'en fais, Peintre de fantaiſie,
Des tableaux, jamais des Portraits.
La Femme d'eſprit, qui s'en moque,

Digitized by Google

Sourit finement à l'Auteur :
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colere eſt ſon délateur.

— A propos de Chanſon, dit la Dame. Vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre Piece aux François ! moi qui n'ai de petite Loge qu'aux Italiens ! Pourquoi n'en avoir pas fait un Opéra Comique ? ce fut, dit-on, votre premiere idée. La Piece eſt d'un genre à comporter de la muſique.

— Je ne ſais ſi elle eſt propre à la ſupporter, ou ſi je m'étois trompé d'abord en le ſuppoſant : mais ſans entrer dans les raiſons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, Madame, répond à tout.

Notre Muſique Dramatique reſſemble trop encore à notre Muſique chanſonniere pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer ſérieuſement au Théatre quand on ſentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler ; quand nos Muſiciens ſe rapprocheront de la nature, & ſur-tout ceſſeront de s'impoſer l'abſurde loi de toujours revenir à la premiere partie d'un air après qu'ils en ont dit la ſeconde. Eſt-ce qu'il y a des repriſes & des Rondeaux dans un Drame ? Ce cruel radotage eſt la mort de l'intérêt, & dénote un vuide inſupportable dans les idées.

Moi qui ai toujours chéri la Muſique ſans inconſtance & même ſans infidélité ; ſouvent, aux Pieces qui m'attachent le plus, je me ſurprends à pouſſer de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh ! va donc, Muſique ! pourquoi toujours répéter ? N'es-tu pas aſſez lente ? Au lieu de narrer vivement, tu rabaches ! au lieu de peindre la paſſion, tu t'accroches aux mots ! Le Poëte ſe tue à ſerrer l'événement, & toi tu le délaies ! Que lui ſert de rendre ſon ſtyle énergique &

Digitized by Google

preſſé, ſi tu l'enſevelis ſous d'inutiles fredons? Avec ta ſtérile abondance, reſte, reſte aux Chanſons pour toute nourriture, juſqu'à ce que tu connoiſſes le langage ſublime & tumultueux des paſſions.

En effet, ſi la déclamation eſt déja un abus de la narration au Théatre, le chant, qui eſt un abus de la déclamation, n'eſt donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phraſes & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croiſſant, l'intérêt marche à ſens contraire; l'action s'allanguit; quelque choſe me manque; je deviens diſtrait; l'ennui me gagne; & ſi je cherche alors à deviner ce que je voudrois, il m'arrive ſouvent de trouver que je voudrois la fin du Spectacle.

Il eſt un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la Muſique; mais qui ſemble en ce point lui ſervir de leçon. Pour la variété ſeulement la Danſe élevée eſt déja le modele du chant.

Voyez le ſuperbe Veſtris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractere. Il ne danſe pas encore; mais d'auſſi loin qu'il paroît, ſon port libre & dégagé fait déja lever la tête aux Spectateurs. Il inſpire autant de fierté qu'il promet de plaiſirs. Il eſt parti.... Pendant que le Muſicien redit vingt fois ſes phraſes & monotone ſes mouvements, le Danſeur varie les ſiens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légérement à petits bonds, reculer à grands pas & faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuſe négligence? Tantôt ſur un pied, gardant le plus ſavant équilibre, & ſuſpendu ſans mouvement pendant pluſieurs meſures, il étonne, il ſurprend par l'immobilité de ſon à plomb.... Et ſoudain, comme s'il regrettoit le temps du repos, il part comme un trait, vole au fond du Théatre, & revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut ſuivre à peine. L'air

L'air a beau recommencer, rigaudonner, ſe répéter, ſe radoter ; il ne ſe répete point, lui ! tout en déployant les mâles beautés d'un corps ſouple & puiſſant, il peint les mouvements violents dont ſon ame eſt agitée : il vous lance un regard paſſionné que ſes bras mollement ouverts rendent plus expreſſif : &, comme s'il ſe laſſoit bientôt de vous plaire, il ſe releve avec dédain, ſe dérobe à l'œil qui le ſuit, & la paſſion la plus fougueuſe ſemble alors naître & ſortir de la plus douce ivreſſe. Impétueux, turbulent, il exprime une colere ſi bouillante & ſi vraie qu'il m'arrache à mon ſiege & me fait froncer le ſourcil. Mais, reprenant ſoudain le geſte & l'accent d'une volupté paiſible, il erre nonchalamment avec une grace, une molleſſe, & des mouvements ſi délicats, qu'il enleve autant de ſuffrages qu'il y a de regards attachés ſur ſa Danſe enchantereſſe.

Compoſiteurs ! chantez comme il danſe, & nous aurons, au lieu d'Opéra, des Mélodrames ! Mais j'entends mon éternel Cenſeur, (je ne ſais plus s'il eſt d'ailleurs ou de Bouillon,) qui me dit : Que prétend-t-on par ce tableau ? Je vois un talent ſupérieur, & non la Danſe en général. C'eſt dans ſa marche ordinaire qu'il faut ſaiſir un art pour le comparer & non dans ſes efforts les plus ſublimes. N'avons-nous pas.....

--- Je l'arrête à mon tour. Eh quoi ? ſi je veux peindre un courſier & me former une juſte idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre & vieux, gémiſſant au timon du fiacre, ou trottinant ſous le plâtrier qui ſiffle ? Je le prends au haras, fier Etalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre & ſoufflant le feu par les nazeaux ; bondiſſant de deſirs & d'impatience, ou fendant l'air qu'il électriſe, & dont le bruſque henniſſement réjouit l'homme & fait treſſail-

Digitized by Google

ſir toutes les cavalles de la contrée. Telle eſt mon Danſeur.

Et quand je crayonne un art, c'eſt parmi les plus grands ſujets qui l'exercent que j'entends choiſir mes modeles ; tous les efforts du génie..... mais je m'éloigne trop de mon ſujet, revenons au Barbier de Séville..... ou plutôt, Monſieur, n'y revenons pas. C'eſt aſſez pour une bagatelle. Inſenſiblement je tomberois dans le défaut reproché trop juſtement à nos François, de toujours faire de petites Chanſons ſur les grandes affaires, & de grandes diſſertations ſur les petites.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
L'AUTEUR.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

TAYLOR OXFOR

(Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien coſtume Eſpagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand d'Eſpagne, amant inconnu de Roſine, paroît, au premier Acte, en veſte & culote de ſatin; il eſt enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape eſpagnol; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au 2e. Acte: habit uniforme de Cavalier, avec des mouſtaches & des bottines. Au 3e. habillé en Bachelier; cheveux ronds; grande fraiſe au cou; veſte, culote, bas & manteau d'Abbé. Au 4e. Acte, il eſt vêtu ſuberbement à l'Eſpagnole avec un riche manteau; par-deſſus tout, le large manteau brun dont il ſe tient enveloppé.*

BARTHOLO, *Médecin, Tuteur de Roſine : habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraiſe & manchettes relevées; une ceinture noire; & quand il veut ſortir de chez lui, un long manteau écarlate.*

ROSINE, *jeune perſonne d'extraction noble & Pupille de Bartholo; habillée à l'Eſpagnole.*

FIGARO, *Barbier de Séville : en habit de majo Eſpagnol. La tête couverte d'une reſcille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur, autour de la forme; un fichu de ſoie, attaché fort lâche à ſon cou; gilet & haut-de-chauſſe de ſatin, avec des boutons & boutonnieres frangés d'argent; une grande ceinture de ſoie; les jarretieres nouées avec des glands qui pendent ſur chaque jambe; veſte de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gillet; bas blancs & ſouliers gris.*

DON BAZILE, *Organiſte, Maître à chanter de Roſine,*

Digitized by Google

chapeau noir rabattu, ſoutanelle & long manteau, ſans fraiſe ni manchettes.

LA JEUNESSE, *vieux Domeſtique de Bartholo.*

L'ÉVEILLÉ, *autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galiciens ; tous les cheveux dans la queue ; gilet couleur de chamois ; large ceinture de peau avec une boucle ; culote bleue & veſte de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le paſſage des bras, ſont pendantes par derriere.*

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *Homme de Juſtice, avec une longue baguette blanche à la main.*

PLUSIEURS ALGOUAZILS & VALETS *avec des flambeaux.*

La Scene eſt à Séville, dans la rue & ſous les fenêtres de Roſine, au premier Acte ; & le reſte de la Piece dans la Maiſon du Docteur Bartholo.

On trouve chez le même Libraire la Muſique du Barbier de Séville gravée in-fol. *Prix 3. liv. 12. ſ.*

LE

LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU LA

PRÉCAUTION INUTILE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Rue de Séville, où toutes les croiſées ſont grillées.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *ſeul, en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire ſa montre, en ſe promenant.*

LE jour eſt moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de ſe montrer derriere ſa jalouſie eſt encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'inſtant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvoit me deviner à cent

Digitized by Google

lieues de Madrid, arrêté tous les matins ſous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé ; il me prendroit pour un Eſpagnol du temps d'Iſabelle. -- Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il eſt pour moi dans le cœur de Roſine. -- Mais quoi ! ſuivre une femme à Séville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaiſirs ſi faciles ? -- Et c'eſt cela même que je fuis. Je ſuis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous préſentent ſans ceſſe. Il eſt ſi doux d'être aimé pour ſoi-même ; & ſi je pouvois m'aſſurer ſous ce déguiſement..... Au diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE *caché.*

FIGARO *une guittare ſur le dos attachée en bandoliere avec un large ruban ; il chantonne gaiement, un papier & un crayon à la main.* (N°. 1.)

BANISSONS le chagrin,
Il nous conſume :
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume ;
Réduit à languir,
L'homme ſans plaiſir
Vivroit comme un ſot ;
Et mourroit bientôt ;

Juſques-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt.
Le vin & la pareſſe
Se diſputent mon cœur.....

(N°. 1.) Voyez *la Partition de la Muſique gravée.*

Digitized by Google

Eh non ! ils ne ſe le diſputent pas, ils y regnent paiſiblement enſemble.....

Se partagent ..... mon cœur.

Dit-on, ſe partagent ?.... Eh mon Dieu ! nos faiſeurs d'Opéra Comiques n'y regardent pas de ſi près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)
Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque choſe de beau, de brillant, de ſcintillant, qui eût l'air d'une penſée.
(*il met un genou en terre & écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendreſſe.....
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'eſt plat. Ce n'eſt pas ça.... Il me faut une oppoſition, une antitheſe :

Si l'une ..... eſt ma maîtreſſe,
L'autre.....

Eh parbleu j'y ſuis...

L'autre eſt mon ſerviteur.

Fort bien, Figaro!.... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur ;
Si l'une eſt ma maîtreſſe,
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-deſſous, nous verrons encore, Meſſieurs de la cabale,

Digitized by Google

ſi je ne ſais ce que je dis. (*Il apperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (*il ſe releve.*)

LE COMTE *à part.*

Cet homme ne m'eſt pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'eſt pas un Abbé ! Cet air altier & noble...

LE COMTE.

Cette tournure groteſque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'eſt le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'eſt ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'eſt lui-même, Monſeigneur.

LE COMTE.

Maraud ! ſi tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familieres dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoiſſois pas, moi. Te voilà ſi gros & ſi gras.....

FIGARO.

Que voulez-vous, Monſeigneur, c'eſt la miſere.

LE COMTE.

Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avois autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monſeigneur; & ma reconnoiſſance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguiſement que je veux être inconnu ?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque choſe; & deux

Digitized by Google

hommes qui jaſent, ſont moins ſuſpects qu'un ſeul qui ſe promene. Ayons l'air de jaſer. Eh bien cet emploi ?

FIGARO.

Le Miniſtre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer, ſur le champ, Garçon Apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO.

Non, dans les haras d'Andalouſie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début !

FIGARO.

Le poſte n'étoit pas mauvais ; parce qu'ayant le diſtrict des panſements & des drogues, je vendois ſouvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les ſujets du Roi !

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede univerſel : mais qui n'ont pas laiſſé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? C'eſt bien lui-même; on m'a deſſervi auprès des Puiſſances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide.....

LE COMTE.

Oh grace ! grace, ami ! Eſt-ce que tu fais auſſi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant ſur ton genou, & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà préciſément la cauſe de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Miniſtre que je faiſois,

Digitized by Google

je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux Journaux, qu'il couroit des Madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! & tu ne lui fis pas représenter.....

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; persuadé qu'un Grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé....

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette Ville?

FIGARO.

Non pas tout de suite.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Un moment.... J'ai cru que c'étoit elle.... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; & le Théatre me parut un champ d'honneur...

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah miſéricorde !

FIGARO.

Pendant ſa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalouſie.

En vérité, je ne ſais comment je n'eus pas le plus grand ſuccès, car j'avois rempli le parterre des plus excellents Travailleurs ; des mains.... comme des battoirs ; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudiſſements ſourds ; & d'honneur, avant la Piece, le café m'avoit paru dans les meilleures diſpoſitions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah ! la cabale ! Monſieur l'Auteur tombé !

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont ſifflé ; mais ſi jamais je puis les raſſembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! Morbleu !

LE COMTE.

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ſes Juges ?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au Théatre ; la vie eſt trop courte pour uſer un pareil reſſentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuſe colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'eſt mon bon Ange, Excellence, puiſque je ſuis aſſez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des Lettres étoit celle des

Digitized by Google

loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les Insectes, les Moustiques, les Cousins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuilliſtes, les Libraires, les Censeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureux Gens de Lettres, achevoit de déchiqueter & sucer le peu de substance qui leur restoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid, & mon bagage en sautoir; parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Siera-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, & par-tout supérieur aux événements; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants; riant de ma misere & faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à servir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils je cachent.*)

Digitized by Google

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE.

COMME le grand air fait plaisir à respirer ! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile ?

ROSINE.

C'est une Comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore ! Quelque sottise d'un nouveau genre ! (*)

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les Journaux & l'autorité nous en feront raison. Siecle barbare !.....

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté ; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottises de toute espece : la liberté de penser,

(*) Bartholo n'aimoit pas les Drames. Peut-être avoit-il fait quelque Tragédie dans sa jeunesse.

Digitized by Google

l'attraction, l'électricité, le tolérantiſme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames. ..

ROSINE, *le papier lui échappe & tombe dans la rue.*

Ah! ma chanſon! ma chanſon eſt tombée en vous écoutant; courez, courez donc, Monſieur, ma chanſon; elle ſera perdue.

BARTHOLO.

Que diable auſſi, l'on tient ce qu'on tient.

(*Il quitte le Balcon.*)

ROSINE, *regarde en dedans & fait ſigne dans la rue.*

S't, s't; (*le Comte paroît*) ramaſſez vîte & ſauvez-vous. (*Le Comte ne fait qu'un ſaut, ramaſſe le papier & rentre.*)

BARTHOLO *ſort de la maiſon, & cherche.*

Où donc eſt-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commiſſion: Il eſt donc paſſé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu perſonne.

BARTHOLO *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher..... Bartholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami: ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalouſies ſur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE *toujours au Balcon.*

Mon excuſe eſt dans mon malheur: ſeule, enfermée, en butte à la perſécution d'un homme odieux; eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage?

BARTHOLO *paroiſſant au Balcon.*

Rentrez, Signora; c'eſt ma faute ſi vous avez perdu votre chanſon; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalouſie à la clef.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO. (*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE.

A PRÉSENT qu'ils ſont retirés ; examinons cette chanſon, dans laquelle un myſtere eſt ſûrement renfermé. C'eſt un billet !

FIGARO.

Il demandoit ce que c'eſt que la Précaution inutile !

LE COMTE *lit vivement.*

» Votre empreſſement excite ma curioſité ; ſitôt que » mon Tuteur ſera ſorti, chantez indifféremment ſur » l'air connu de ces couplets, quelque choſe qui m'ap- » prenne enfin le nom, l'état & les intentions de celui » qui paroît s'attacher ſi obſtinément à l'infortunée » Roſine.

FIGARO, *contrefaiſant la voix de Roſine.*

Ma chanſon, ma chanſon eſt tombée ; courez, courez donc, (*Il rit*) ah, ah, ah, ah ! O ces femmes ! voulez-vous donner de l'adreſſe à la plus ingénue ? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chere Roſine !

FIGARO.

Monſeigneur, je ne ſuis plus en peine des motifs de votre maſcarade ; vous faites ici l'amour en perſpective.

LE COMTE.

Te voilà inſtruit, mais ſi tu jaſes.....

FIGARO.

Moi jaſer ! je n'emploierai point pour vous raſſurer les grandes phraſes d'honneur & de dévouement dont on abuſe à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; peſez tout à cette balance &.....

Digitized by Google

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hazard m'a fait rencontrer au Prado, il y a ſix mois, une jeune perſonne d'une beauté..... Tu viens de la voir! Je l'ai fait chercher envain par-tout Madrid. Ce n'eſt que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Roſine, eſt d'un ſang noble, orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiſeau ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'eſt une hiſtoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants & les écarter; elle n'eſt encore que ſa pupille, mais bientôt.....

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah quelle nouvelle! J'étois réſolu de tout oſer pour lui préſenter mes regrets; & je la trouve libre! il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui deſtine. Tu connois donc ce Tuteur?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme eſt-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'eſt un beau gros, court, jeune Vieillard, grispommelé, ruſé, raſé, blaſé, qui guette & furete & gronde & geint tout à la fois.

LE COMTE *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractere?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de ſa pupille, qui le hait à la mort.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ainſi ſes moyens de plaire ſont....

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO.

Tout juſte autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en ſe rendant heureux....

FIGARO.

C'eſt faire à la fois le bien public & particulier : Chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monſeigneur !

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer ſa porte ?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer.....

LE COMTE.

Ah ! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO.

Si j'en ai. *Primo*, la maiſon que j'occupe appartient au Docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah !

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoiſſance, je lui promets dix piſtoles d'or par an, *gratis* auſſi.

LE COMTE *impatienté.*

Tu es ſon locataire ?

FIGARO.

De plus, ſon Barbier, ſon Chirurgien, ſon Apothicaire; il ne ſe donne pas dans ſa maiſon un coup de raſoir, de lancette ou de piſton, qui ne ſoit de la main de votre ſerviteur.

Digitized by Google

LE COMTE *l'embraſſe.*

Ah ! Figaro, mon ami, tu ſeras mon ange, mon libérateur, mon Dieu tutélaire.

FIGARO.

Peſte ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les diſtances ! parlez-moi des gens paſſionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Roſine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO.

C'eſt bien là un propos d'amant ! Eſt-ce que je l'adore, moi ? Puiſſiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! ſi l'on pouvoit écarter tous les ſurveillants !

FIGARO.

C'eſt à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures ſeulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien !

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête ſi la Pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Eſt-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous beſoin de mon miniſtere. Il ne s'agit que de les traiter enſemble.

LE COMTE.

Mais ce Médecin peut prendre un ſoupçon.

FIGARO.

Il faut marcher ſi vîte, que le ſoupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le régi-

Digitized by Google

ment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le Colonel eſt de mes amis.

FIGARO.

Bon. Préſentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous héberge; & moi, je me charge du reſte.

LE COMTE.

Excellent!

FIGARO.

Il ne ſeroit même pas mal que vous euſſiez l'air entre deux vins....

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Et le mener un peu leſtement ſous cette apparence déraiſonnable.

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus preſſé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu! Mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO.

Ah oui! Moi! Nous ſerons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE.

Tu as raiſon.

FIGARO.

C'eſt que vous ne pourrez peut-être pas ſoutenir ce perſonnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi (*prenant un ton ivre*). N'eſt-ce point ici la maiſon du Docteur Bartholo, mon ami?

Digitized by Google

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes ſeulement un peu plus avinées (*d'un ton plus ivre*). N'eſt-ce pas ici la maiſon.....

LE COMTE.

Fi donc! Tu as l'ivreſſe du peuple.

FIGARO.

C'eſt la bonne; c'eſt celle du plaiſir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'eſt notre homme : éloignons-nous juſqu'à ce qu'il ſoit parti.

SCENE V.

LE COMTE & FIGARO *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *ſort en parlant à la maiſon.*

JE reviens à l'inſtant; qu'on ne laiſſe entrer perſonne. Quelle ſottiſe à moi d'être deſcendu! Dès qu'elle m'en prioit; je devois bien me douter..... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage ſe fît ſecrétement demain : & point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

QU'AI-JE entendu ? Demain il épouſe Roſine en ſecret !

FIGARO.

Monſeigneur, la difficulté de réuſſir, ne fait qu'ajouter à la néceſſité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel eſt donc ce Bazile qui ſe méle de ſon mariage ?

FIGARO

Un pauvre here qui montre la Muſique à ſa pupille, infatué de ſon art, friponneau, beſoineux, à genoux devant un écu, & dont il ſera facile de venir à bout, Monſeigneur..... *Regardant à la jalouſie.* La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc ?

FIGARO.

Derriere ſa jalouſie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi ?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : *chantez indifféremment* ? c'eſt-à-dire, chantez, comme ſi vous chantiez... ſeulement pour chanter. Oh ! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puiſque j'ai commencé à l'intéreſſer ſans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il*

Digitized by Google

déploie le papier que Roſine a jeté). Mais comment chanter ſur cette muſique? Je ne ſais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monſeigneur, eſt excellent: en amour, le cœur n'eſt pas difficile ſur les productions de l'eſprit.... & prenez ma guitare.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en faſſe? j'en joue ſi mal!

FIGARO.

Eſt-ce qu'un homme comme vous ignore quelque choſe? Avec le dos de la main; from, from, from... Chanter ſans guitare à Séville; vous ſeriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépiſté.

(*Figaro ſe colle au mur ſous le balcon*).

LE COMTE *chante en ſe promenant, & s'accompagnant ſur la guitare.* (No. 2.

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez; je me ferai connoître.
Plus inconnu, j'oſois vous adorer:
En me nommant, que pourrois-je eſpérer?
N'importe, il faut obéir à ſon Maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu! Courage, Monſeigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je ſuis Lindor; ma naiſſance eſt commune;
Mes vœux ſont ceux d'un ſimple Bachelier;
Que n'ai-je, hélas! d'un brillant Chevalier,
A vous offrir le rang & la fortune!

FIGARO.

Eh comment diable! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

Digitized by Google

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour ſans eſpoir ;
Je bornerai mes plaiſirs à vous voir ;
Et puiſſiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh ma foi ! pour celui-ci !..... (*Il s'approche & baiſe le bas de l'habit de ſon Maître*).

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE *en dedans, chante.*

AIR *du Maître en Droit.*

Tout me dit que Lindor eſt charmant,
Que je dois l'aimer conſtamment.....

(*On entend une croiſée qui ſe ferme avec bruit.*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé ſa fenêtre ; quelqu'un apparemment eſt entré chez elle.

FIGARO.

Ah la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle eſt priſe, Monſeigneur.

LE COMTE.

Elle ſe ſert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor eſt charmant.* Que de graces ! que d'eſprit !

FIGARO.

Que de ruſe ! que d'amour !

Digitized by Google

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle ſe donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle paſſera plutôt à travers cette jalouſie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en eſt fait, je ſuis à ma Roſine.... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monſeigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monſieur Figaro ? je n'ai qu'un mot à vous dire : elle ſera ma femme; & ſi vous ſervez bien mon projet en lui cachant mon nom..... tu m'entends, tu me connois.....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre ſuſpects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon Art, je vais, d'un ſeul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalouſie, fourvoyer l'intrigue, & renverſer tous les obſtacles. Vous, Monſeigneur, chez moi, l'habit de ſoldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or ?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or : c'eſt le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâches pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

Digitized by Google

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE COMTE.

Et ta Guitare ?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma Guitare ! Moi ! je ſuis donc fou !

(*il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi ?

FIGARO, *revient.*

Ah ! réellement je ſuis frappé ! ma Boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Conſilio Manuque*, FIGARO. (*il s'enfuit.*)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théatre repréſente l'appartement de ROSINE. La croiſée dans le fond du Théatre eſt fermée par une jalouſie grillée.

SCENE PREMIERE.

ROSINE, *ſeule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier ſur la table & ſe met à écrire.*

MARCELINE eſt malade ; tous les gens ſont occupés ; & perſonne ne me voit écrire. Je ne ſais ſi ces murs ont des yeux & des oreilles, ou ſi mon Argus a un génie mal-faiſant qui l'inſtruit à point nommé ; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine ſur le champ l'intention..... Ah, Lindor ! (*Elle cache la lettre*). Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalouſie parler long-temps au Barbier Figaro. C'eſt un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié ; ſi je pouvois l'entretenir un moment !

Digitized by Google

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE *surprise.*

AH ! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir !

FIGARO.

Votre santé, Madame ?

ROSINE.

Pas trop bonne, Monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement ? je n'entendois pas : mais....

FIGARO.

Avec un jeune Bachelier de mes parents, de la plus grande espérance, plein d'esprit, de sentiments, de talents, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh, tout à fait bien, je vous assure ! il se nomme ? .....

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eut pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

Il en trouvera, Monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien (*haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

Digitized by Google

ROSINE.

Un défaut, Monſieur Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il eſt amoureux.

ROSINE.

Il eſt amoureux! & vous appellez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en eſt un que relativement à ſa mauvaiſe fortune.

ROSINE.

Ah! que le ſort eſt injuſte! Et nomme-t-il la perſonne qu'il aime? je ſuis d'une curioſité...

FIGARO.

Vous êtes la derniere, Madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monſieur Figaro? je ſuis diſcrete; ce jeune homme vous appartient, il m'intéreſſe infiniment... dites-donc.

FIGARO *la regardant finement.*

Figurez-vous, la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte & fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche roſée, & des mains! des joues! des dents! des yeux..... !

ROSINE.

Qui reſte en cette Ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'eſt charmant.... pour Monſieur votre parent. Et cette perſonne eſt?...

Digitized by Google

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, *vivement.*

C'eſt là ſeule choſe que vous ayez oubliée, Monſieur Figaro. Dites donc, dites donc vîte; ſi l'on rentroit je ne pourrois plus ſavoir.....

FIGARO.

Vous le voulez abſolument, Madame ? Eh bien ! cette perſonne eſt.... la Pupille de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupille ?.....

FIGARO.

Du Docteur Bartholo : oui, Madame.

ROSINE *avec émotion.*

Ah, Monſieur Figaro !... je ne vous crois pas, je vous aſſure.

FIGARO.

Et c'eſt ce qu'il brûle de venir vous perſuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monſieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Madame; quand on cede à la peur du mal, on reſſent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarraſſer de tous vos ſurveillants, juſqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en reſtant abſolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame ! amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeuneſſe eſt ſi malheureuſe aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour ſans repos, ou repos ſans amour.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Repos ſans amour... paroît....

Digitized by Google

FIGARO.

Ah ! bien languiſſant. Il ſemble, en effet, qu'amour ſans repos, ſe préſente de meilleure grace : & pour moi, ſi j'étois femme....

ROSINE, *avec embarras.*

Il eſt certain qu'une jeune perſonne ne peut empêcher un honnête-homme de l'eſtimer. Mais s'il alloit faire quelque imprudence, Monſieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO *à part.*

Il nous perdroit. (*haut.*) Si vous le lui défendiez expreſſément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien.... (*elle écoute.*)

FIGARO.

Perſonne, Madame.

ROSINE.

Que c'eſt par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de ſoi. Tudieu ! l'Amour a bien une autre allure !

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains ſeulement que rebuté par les difficultés....

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint la lumiere, allume un braſier, & que nous ſommes ce braſier-là. D'en parler ſeulement, il exhale un tel feu qu'il m'a preſque enfiévré (*) de ſa paſſion, moi qui n'y ai que voir !

(*) Le mot *enfiévré*, qui n'eſt plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains Littéraires ; je ne conſeille à aucun galant homme de s'en ſervir ; mais M. Figaro....

Digitized by Google

ROSINE.

Dieux ! j'entends mon Tuteur. S'il vous trouvoit ici... paſſez par le Cabinet du Claveſſin & deſcendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part.*) Voici qui vaut mieux que mes obſervations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE III.

ROSINE, *ſeule.*

JE meurs d'inquiétude juſqu'à ce qu'il ſoit dehors..... Que je l'aime ce bon Figaro ! c'eſt un bien honnête-homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage. (*Elle ſouffle la bougie, s'aſſied, & prend une broderie au tambour.*)

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

AH ! malédiction ! l'enragé, le ſcélérat corſaire de Figaro ! Là, peut-on ſortir un moment de chez ſoi, ſans être ſûr en rentrant...

ROSINE.

Qui vous met donc ſi fort en colere, Monſieur ?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maiſon, en un tour de main ; il donne un narcotique à l'Eveillé, un ſternutatoire à la Jeuneſſe ; il ſaigne au pied Marceline ; il n'y a pas juſqu'à ma mule.... ſur les yeux

Digitized by Google

d'une pauvre bête aveugle un cataplasme ! parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des Mémoires. Ah, qu'il les apporte ! & personne à l'anti-chambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monsieur ?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution ; tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux.... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre Chanson pendant que j'allois la chercher ? oh ! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout ! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu, que sais-je ?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu !.... Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde ; & c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monsieur ?

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE.

Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose !

Digitized by Google

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent ſur la rue ? Ce ne ſeroit peut-être pas ſi mal..... Ce Barbier n'eſt pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE.

Vous donne-t-il auſſi de l'inquiétude ?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques ſont honnêtes !

BARTHOLO.

Ah ! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maiſon une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la ſouffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la ſéduction de Monſieur Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque choſe à la bizarrerie des femmes?

ROSINE *en colere.*

Mais, Monſieur, il ſuffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaiſez-vous ſi fort?

BARTHOLO *ſtupéfait.*

Pourquoi ?.... Pourquoi ?.... Vous ne répondez pas à ma queſtion ſur ce Barbier ?

ROSINE *outrée.*

Eh bien oui, cet homme eſt entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : & puiſſiez-vous en mourir de dépit !

(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

BARTHOLO *seul.*

OH! les juifs! les chiens de valets! La Jeuneſſe? l'Éveillé? l'Eveillé maudit!

SCENE VI.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.*

AAH, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peſte d'étourdi, quand ce Barbier eſt entré ici?

L'EVEILLÉ.

Monſieur j'étois.... ah, ah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque eſpiéglerie ſans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'EVEILLÉ.

Sûrement que je l'ai vu: puiſqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit; & faut bien que ça ſoit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl... Ah, ah, aah...

BARTHOLO *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant!.... Où donc eſt ce vaurien de la Jeuneſſe? Droguer ce petit garçon ſans mon ordonnance! Il y a quelque fripponnerie là-deſſous.

Digitized by Google

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.) *La Jeuneſſe arrive en vieillard avec une canne en béquille ; il éternue pluſieurs fois.*

L'EVEILLÉ *toujours bâillant.*

LA Jeuneſſe.

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois.... dans un moment (*il éternue.*) Je ſuis briſé.

BARTHOLO.

Comment ! je vous demande à tous deux s'il eſt entré quelqu'un chez Roſine, & vous ne me dites pas que ce Barbier...

L'EVEILLÉ *continuant de bâiller.*

Eſt-ce que c'eſt quelqu'un donc Monſieur Figaro? Aah, ah....

BARTHOLO.

Je parie que le ruſé s'entend avec lui.

L'EVEILLÉ *pleurant comme un ſot.*

Moi.... Je m'entends !...

LA JEUNESSE *éternuant.*

Eh mais, Monſieur, y a-t-il... y a-t-il de la juſtice?

BARTHOLO.

De la juſtice ! C'eſt bon entre vous autres miſérables, la juſtice ! Je ſuis votre maître moi, pour avoir toujours raiſon.

LA JEUNESSE *éternuant.*

Mais pardi, quand une choſe eſt vraie....

Digitized by Google

BARTHOLO.

Quand une choſe eſt vraie ! ſi je ne veux pas qu'elle ſoit vraie, je prétends bien qu'elle ne ſoit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raiſon, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un ſervice terrible, & toujours un train d'enfer.

L'EVEILLÉ *pleurant.*

Un pauvre homme de bien eſt traité comme un miſérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi & t'cha ; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, Monſieur, je vous jure que ſans Mademoiſelle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de reſter dans la maiſon.

(*Il ſort en éternuant.*)

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO *caché dans le cabinet paroît de temps en temps, & les écoute.*

BARTHOLO.

AH ! Don Bazile, vous veniez donner à Roſine ſa leçon de muſique ?

BAZILE.

C'eſt ce qui preſſe le moins.

BARTHOLO.

J'ai paſſé chez vous ſans vous trouver.

BAZILE.

Digitized by Google

BAZILE.

J'étois ſorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle aſſez fâcheuſe.

BARTHOLO.

Pour vous ?

BAZILE.

Non, pour vous. Le Comte Almaviva eſt en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faiſoit chercher Roſine dans tout Madrid ?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & ſort tous les jours déguiſé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embuſquant le ſoir, armé, cuiraſſé....

BAZILE.

Bone Deus ! Se compromettre ! Suſciter une méchante affaire, à la bonne heure ; & pendant la fermentation calomnier à dire d'Experts ; *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de ſe défaire d'un homme !

BAZILE.

La calomnie, Monſieur ? Vous ne ſavez gueres ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte abſurde, qu'on ne faſſe adopter aux oiſifs d'une grande ville en s'y prenant bien : & nous avons ici des gens d'un adreſſe !.... D'abord un bruit léger, raſant le ſol comme hiron-

Digitized by Google

delle avant l'orage ; *pianiſſimo* murmure & file & ſeme en courant le trait empoiſonné. Telle bouche le recueille, & *piano, piano* vous le gliſſe en l'oreille adroitement. Le mal eſt fait, il germe, il rampe, il chemine, & *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne ſais comment, vous voyez calomnie ſe dreſſer, ſiffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend ſon vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, & tonne ; & devient, grace au Ciel, un cri général, un *creſcendo* public, un *chorus* univerſel de haine & de proſcription. Qui diable y réſiſteroit ?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-creſcendo* peut-il avoir à ma ſituation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport ? Ce qu'on fait par-tout pour écarter ſon ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher ? Je prétends bien épouſer Roſine avant qu'elle apprenne ſeulement que ce Comte exiſte.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un inſtant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez léſiné ſur les frais ; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un paſſe-droit évident, ſont des diſſonnances qu'on doit toujours préparer & ſauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO *lui donnant de l'argent.*

Il faut en paſſer par où vous voulez ; mais finiſſons.

Digitized by Google

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout ſera terminé ; c'eſt à vous d'empêcher que perſonne, aujourd'hui, ne puiſſe inſtruire la Pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce ſoir, Bazile?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage ſeul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Reſtez, Docteur, reſtez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer ſur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

FIGARO, *ſeul, ſortant du cabinet.*

OH ! la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la r'ouvrir au Comte en ſortant. C'eſt un grand maraud que ce Bazile ! heureuſement il eſt encore plus ſot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la conſiſtance enfin, pour faire ſenſation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

Digitized by Google

SCENE X.

ROSINE *accourant.* FIGARO.

ROSINE.

QUOI ! vous êtes encore là, Monſieur Figaro ?

FIGARO.

Très-heureuſement pour vous, Mademoiſelle. Votre Tuteur & votre maître de Muſique, ſe croyant ſeuls ici, viennent de parler à cœur ouvert.....

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monſieur Figaro ? Mais ſavez-vous que c'eſt fort mal.

FIGARO.

D'écouter ? C'eſt pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre Tuteur ſe diſpoſe à vous épouſer demain.

ROSINE.

Ah ! grands Dieux !

FIGARO.

Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de ſonger à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient ; ſortez donc par le petit eſcalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(*Figaro s'enfuit*).

Digitized by Google

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

VOUS étiez ici avec quelqu'un, Monſieur ?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cauſe. Vous euſſiez mieux aimé que c'eût été Monſieur Figaro ?

ROSINE.

Cela m'eſt fort égal, je vous aſſure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien ſavoir ce que ce Barbier avoit de ſi preſſé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler ſérieuſement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'eſt pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que ſais-je, moi ? Peut-être la réponſe au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une ſeule. (*Haut*). Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regardant les mains de Roſine.*

Cela eſt. Vous avez écrit.

Digitized by Google

ROSINE, *avec embarras.*

Il ſeroit aſſez plaiſant que vous euſſiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi. Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? ruſée Signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO *lui tenant toujours la main.*

Une femme ſe croit bien en ſûreté, parce qu'elle eſt ſeule.

ROSINE.

Ah! ſans doute.... La belle preuve!.... Finiſſez, donc, Monſieur, vous me tordez le bras. Je me ſuis brûlée en chifonnant autour de cette bougie; & l'on m'a toujours dit qu'il falloit auſſi-tôt tremper dans l'encre; c'eſt ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'eſt ce que vous avez fait? Voyons donc ſi un ſecond témoin confirmera la dépoſition du premier. C'eſt ce cahier de papier où je ſuis certain qu'il y avoit ſix feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

(Oh! imbécille!) La ſixieme.....

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq; je vois bien qu'elle n'y eſt pas, la ſixieme.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

La ſixieme? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve; comment eſt-elle devenue noire! Eſt-ce en écrivant l'adreſſe de la petite Figaro?

Digitized by Google

ROSINE.

(*à part*), Cet homme a un inſtinct de jalouſie ! . . . . . (*Haut*). Elle m'a ſervi à retracer une fleur effacée ſur la veſte que je vous brode au tambour.

BARTOLO.

Que cela eſt édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguiſant coup ſur coup la vérité ; mais c'eſt ce que vous ne ſavez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, Monſieur, de voir tirer des conſéquences auſſi malignes des choſes le plus innocemment faites ?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort ; ſe brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & deſſiner ma veſte au tambour ! quoi de plus innocent ! Mais que de menſonges entaſſés pour cacher un ſeul fait ! . . . . *Je ſuis ſeule, on ne me voit point ; je pourrai mentir à mon aiſe* ; mais le bout du doigt reſte noir, la plume eſt tachée, le papier manque ; on ne ſauroit penſer à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant* : (Réveillons-la, *&c.*)

BARTHOLO.

MAIS que veut cet homme ? Un ſoldat ! Rentrez chez vous, Signora,

LE COMTE *chante*: Reveillons-la, *& s'avance vers Roſine.*

Qui de vous deux, Meſdames, ſe nomme le Docteur Balordo? (*à Roſine, bas*). Je ſuis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit ſeulement de ſavoir laquelle des deux.... (*à Roſine, lui montrant un papier*). Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'eſt moi. Laquelle! Rentrez donc, Roſine, cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'eſt pour cela, Monſieur; vous êtes ſeul. Une femme en impoſe quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne ſuis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

OH! je vous ai reconnu d'abord à votre ſignalement.

BARTHOLO, *au Comte qui ſerre la lettre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous cachez là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne ſachiez pas ce que c'eſt.

Digitized by Google

BARTHOLO.

Mon ſignalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des ſoldats !

LE COMTE.

Penſez-vous que ce ſoit une choſe ſi difficile à faire que votre ſignalement ?

Le chef branlant, la tête chauve.
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un algonquin.....
. . . . . .

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ! Etes-vous ici pour m'inſulter ? Délogez à l'inſtant.

LE COMTE.

Déloger ! Ah, fi ! que c'eſt mal parler ! Savez-vous lire, Docteur..... Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre queſtion ſaugrenue.

LE COMTE.

Oh ! que cela ne vous faſſe point de peine ; car, moi qui ſuis pour le moins auſſi Docteur que vous.....

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Eſt-ce que je ne ſuis pas le Médecin des chevaux du régiment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oſer comparer un Maréchal ! ....

LE COMTE.

AIR : *Vive le Vin.*

Sans chanter. { Non, Docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hypocrate & ſa brigade.

Digitized by Google

En chantant. Votre ſavoir, mon camarade,
Eſt d'un ſuccès plus général ;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'eſt-il poli ce que je vous dis là ?

BARTHOLO.

Il vous ſied bien, Manipuleur ignorant ! de ravaler ainſi le premier, le plus grand & le plus utile des arts ?

LE COMTE.

Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le ſoleil s'honore d'éclairer les ſuccès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empreſſe de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, Mal-appris ! que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux ? Ah, Docteur ! Pour un Docteur d'eſprit.... N'eſt-il pas de notoriété que le Maréchal guérit toujours ſes malades ſans leur parler ; au lieu que le Médecin parle beaucoup aux ſiens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'eſt-ce pas ?

LE COMTE.

C'eſt vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit invrogne ?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour !

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*

Eh bien donc, il s'enflamme ! Ce que je veux ? Eſt-ce que vous ne le voyez pas ?

Digitized by Google

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le ſoldat, ne vous emportez point de grace (*à Bartholo*). Parlez-lui doucement, Monſieur : un homme qui déraiſonne.

LE COMTE.

Vous avez raiſon ; il déraiſonne, lui ; mais nous ſommes raiſonnables, nous ! Moi poli, & vous jolie... enfin ſuffit. La vérité, c'eſt que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maiſon,

ROSINE.

Que puis-je pour votre ſervice, Monſieur le ſoldat ?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obſcurité dans mes phraſes...

ROSINE.

J'en ſaiſirai l'eſprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit ſeulement.... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce ſoir.

BARTHOLO.

Rien que cela ?

LE COMTE.

Pas davantage. Liſez le billet doux que notre Maréchal-des-Logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le Comte cache la lettre & lui donne un autre papier*). (*Bartholo lit*). » Le Docteur Bartholo, » recevra, nourrira, hébergera, couchera....

Digitized by Google

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

» Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, dit »l'Ecolier, Cavalier au régiment....

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO *vivement à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à présent, Docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manieres possibles; allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! & dites à votre impertinent Maréchal-des-logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE *à part.*

O Ciel! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO.

Ah, ah! notre ami, cela vous contrarie & vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE *à part.*

J'ai pensé me trahir; (*haut*) Décamper! si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt....

BARTHOLO

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit sans quitter sa place.*

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous?

Digitized by Google

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.

(*Il s'approche*).

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme ?

BARTHOLO.

Eh quoi donc ?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel ; il y a au moins trois générations entr'elle & vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

» Sur les bons & fideles témoignages qui nous ont été » rendus.....

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage ?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur le champ comme vous le méritez.

LE COMTE.

Bataille ? Ah volontiers, Bataille ! c'est mon métier à moi ; (*Montrant son pistolet de ceinture*) & voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame ?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

Digitized by Google

LE COMTE.

Rien n'eſt pourtant auſſi gai que Bataille ; figurez-vous (*Pouſſant le Docteur*) d'abord que l'ennemi eſt d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (*à Roſine en lui montrant la lettre.* Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre*). Voila le ravin, cela s'entend.

ROSINE *tire ſon mouchoir ; le Comte laiſſe tomber ſa lettre entr'elle & lui.*

BARTHOLO *ſe baiſſant.*

Ah, ah !....

LE COMTE *la reprend & dit.*

Tenez.... moi qui allois vous apprendre ici les ſecrets de mon métier.... Une femme bien diſcrete en vérité ! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laiſſe tomber de ſa poche ?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, Papa ! chacun ſon affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre ? ...

ROSINE *avance la main.*

Ah ! je ſais ce que c'eſt, Monſieur le ſoldat. (*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petit poche de ſon tablier*).

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE.

Eh bien, je ſors : adieu, Docteur ; ſans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été ſi chere.

BARTHOLO.

Allez toujours, ſi j'avois ce crédit-là ſur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort ? Ah ! Docteur ! vous faites tant de choſes pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuſer.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

IL eſt enfin parti. (*à part.*) Diſſimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monſieur, qu'il eſt bien gai, ce jeune ſoldat ! A travers ſon ivreſſe, on voit qu'il ne manque ni d'eſprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer ! mais n'es-tu pas un peu curieuſe de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE.

Quel papier ?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramaſſer pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon ! c'eſt la lettre de mon couſin l'Officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la ſienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne ſais pas ſeulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO *montrant la pochette.*

Tu l'as miſe là.

ROSINE.

Ah, ah ! par diſtraction.

Digitized by Google

BARTHOLO.

Ah ſûrement. Tu vas voir que ce ſera quelque folie.

ROSINE *à part.*

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuſer.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en inſiſtant, Monſieur? eſt-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous! quelle raiſon avez-vous de ne pas le montrer.

ROSINE.

Je vous répete, Monſieur, que ce papier n'eſt autre que la lettre de mon couſin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; & puiſqu'il en eſt queſtion, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplaît exceſſivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas!

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vour les airs de toucher à ceux qui me ſont adreſſés? Si c'eſt jalouſie, elle m'inſulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité uſurpée, j'en ſuis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainſi.

ROSINE.

Si je me ſuis modérée juſqu'à ce jour, ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenſer impunément.

BARTHOLO.

De quelle offenſe parlez-vous?

Digitized by Google

ROSINE.

C'eſt qu'il eſt inoui qu'on ſe permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De ſa femme ?

ROSINE.

Je ne la ſuis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à perſonne ?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change & détourner mon attention du billet, qui, ſans doute, eſt une miſſive de quelque amant ! mais je le verrai, je vous aſſure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maiſon, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne ſommes pas ici en France, où l'on donne toujours raiſon aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaiſie, je vais fermer la porte.

ROSINE *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel ! que faire ?.... Mettons vîte à la place la lettre de mon couſin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(*Elle fait l'échange, & met la lettre du couſin dans la pochette, de façon qu'elle ſort un peu.*)

BARTHOLO *revenant.*

Ah ! j'eſpere maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît ?

Digitized by Google

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO *frappant du pied.*

Madame ! Madame !.....

ROSINE *tombe sur un fauteil & feint de se trouver mal.*

Ah ! quelle indignité !.....

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colere.

ROSINE *renversée.*

Malheureuse Rosine !

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc ?

ROSINE.

Quel avenir affreux !

BARTHOLO.

Rosine !

ROSINE.

J'étouffe de fureur !

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO *à part.*

Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite (*Il lui tâte le pouls, & prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE *toujours renversée.*

Infortunée ! ah !...

BARTHOLO *lui quitte le bras, & dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

Digitized by Google

ROSINE.

Ah ! pauvre Roſine !

BARTHOLO.

L'uſage des odeurs... produit ces affections ſpaſmodiques.

(*Il lit par derriere le fauteuil en lui tâtant le pouls. Roſine ſe releve un peu, le regarde finement, fait un geſte & ſe remet ſans parler.*)

BARTHOLO *à part.*

O Ciel ! c'eſt la lettre de ſon couſin. Maudite inquiétude ! Comment l'appaiſer maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue !

(*Il fait ſemblant de la ſoutenir & remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *ſoupire.*

Ah !...

BARTHOLO.

Eh bien ! ce n'eſt rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ! car ton pouls n'a ſeulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon ſur la conſole.*)

ROSINE *à part.*

Il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Roſine, un peu de cette eau ſpiritueuſe.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laiſſez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité ſur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet ! C'eſt votre façon de demander les choſes qui eſt révoltante.

BARTHOLO *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt ſenti tous mes torts; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

Digitized by Google

ROSINE.

Oui pardon ! lorſque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon couſin.

BARTHOLO.

Qu'elle ſoit d'un autre ou de lui ; je ne veux aucun éclairciſſement.

ROSINE, *lui préſentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Liſez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé diſſiperoit mes ſoupçons, ſi j'étois aſſez malheureux pour en conſerver.

ROSINE.

Liſez-la donc, Monſieur.

BARTHOLO *ſe retire.*

A Dieu ne plaiſe que je te faſſe une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuſer.

BARTHOLO.

Reçois en réparation, cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne ſais pourquoi, ſaignée du pied ; n'y viens-tu pas auſſi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puiſque la paix eſt faite, Mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah ! comme tu ſerois heureuſe !

ROSINE *baiſſant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerois !

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai ; quand je te dis que je te plairai. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XVI.

ROSINE *le regarde aller.*

AH, Lindor ! Il dit qu'il me plaira !... Liſons cette lettre, qui a manqué de me cauſer tant de chagrin. (*Elle lit & s'écrie*) Ha ! ..... j'ai lu trop tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur ; j'en avois une ſi bonne ! & je l'ai laiſſée échapper. En recevant la lettre, j'ai ſenti que je rougiſſois juſqu'aux yeux. Ah ! mon Tuteur a raiſon. Je ſuis bien loin d'avoir cet uſage du monde qui, me dit-il ſouvent, aſſure le maintien des femmes en toute occaſion ! Mais un homme injuſte parviendroit à faire une Ruſée de l'innocence même.

[*Fin du ſecond Acte.*

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLO, *ſeul & déſolé.*

QUELLE humeur! quelle humeur! Elle paroiſſoit appaiſée..... là, qu'on me diſe qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile! Elle ſait qu'il ſe mêle de mon mariage.... (*on heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; ſi vous omettez un ſeul petit point... je dis un ſeul..... (*on heurte une ſeconde fois*). Voyons qui c'eſt.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en Bachelier.*

LE COMTE.

QUE la paix & la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO *bruſquement.*

Jamais ſouhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE.

Monſieur, je ſuis Alonzo, Bachelier, Licencié.....

BARTHOLO.

Je n'ai pas beſoin de Précepteur.

Digitized by Google

LE COMTE.

.... Eleve de Don Bazile, Organiſte du Grand Couvent, qui a l'honneur de montrer la Muſique à Madame votre.....

BARTHOLO.

Bazile ! Organiſte ! qui a l'honneur ! Je le ſais, au fait.

LE COMTE.

(*à part.*) Quel homme ! (*haut.*) Un mal ſubit qui le force à garder le lit.....

BARTHOLO.

Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer ; je vais le voir à l'inſtant.

LE COMTE.

(*à part.*) Oh diable ! (*haut.*) Quand je dis le lit, Monſieur, c'eſt..... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fut-il qu'incommodé : marchez devant, je vous ſuis.

LE COMTE, *embarraſſé.*

Monſieur, j'étois chargé.... Perſonne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO.

(*à part*). C'eſt quelque frippon. (*haut*). Eh non, Monſieur le myſtérieux ! parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

(*à part*). Maudit vieillard ! (*haut*). Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre....

BARTHOLO.

Parlez haut, je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah ! volontiers. Que le Comte Almaviva, qui reſtoit à la grande place....

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas ; parlez bas.

Digitized by Google

LE COMTE, *plus haut.*

.... En eſt délogé ce matin. Comme c'eſt par moi qu'il a ſu que le Comte Almaviva.....

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

.... Etoit en cette Ville, & que j'ai découvert que la Signora Roſine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure! Tenez, aſſeyons-nous, & jaſons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Roſine...

LE COMTE, *fiérement.*

Aſſurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correſpondance, m'avoit prié de vous montrer ſa lettre; mais la maniere dont vous prenez les choſes...

BARTHOLO.

Eh mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous eſt-il donc pas poſſible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes ſourd d'une oreille, avez-vous dit!

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, ſi vous m'avez trouvé méfiant & dur; mais je ſuis tellement entouré d'intrigants, de pieges.... & puis votre tournure, votre âge, votre air.... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure ſur ce ton, Monſieur. Mais je crains qu'on ne ſoit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? tous mes Valets ſur les dents! Roſine enfermée de fureur! Le Diable eſt entré chez moi. Je vais encore m'aſſurer...

(*Il va ouvrir doucement la porte de Roſine*).

Digitized by Google

LE COMTE, *à part.*

Je me ſuis enferré de dépit... Garder la lettre à préſent ! il faudra m'enfuir : autant vaudroit n'être pas venu.... La lui montrer.... Si je puis en prévenir Roſine, la montrer eſt un coup de maître.

BARTHOLO, *revient ſur la pointe du pied.*

Elle eſt aſſiſe auprès de ſa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de ſon Couſin l'officier, que j'avois décachetée.... Voyons donc la ſienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Roſine.*

La voici. (*à part*). C'eſt ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, *lit.*

» *Depuis que vous m'avez appris votre nom & votre* » *état* «. Ah, la perfide ! c'eſt bien là ſa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher !...

LE COMTE.

Quand tout ſera fini, ſi vous croyez m'en devoir, vous ſerez le maître... D'après un travail que fait actuellement Don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de la loi, pour mon mariage ?

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors ſi elle réſiſte...

BARTHOLO.

Elle réſiſtera.

LE COMTE, *veut reprendre la lettre, Bartholo la ſerre.*

Voilà l'inſtant où je puis vous ſervir : nous lui montrerons ſa lettre, & s'il le faut, (*plus myſtérieuſement*) j'irai juſqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a ſacrifiée ; vous ſentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter ſur le champ....

Digitized by Google

BARTHOLO *riant.*

De la calomnie ! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile !.. Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne ſeroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit aſſez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire ? il eſt tard... au peu de temps qui reſte...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en ſa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces hiſtoires de maîtres ſuppoſés, ſont de vieilles fineſſes, des moyens de Comédie : ſi elle va ſe douter.....

BARTHOLO.

Préſenté par moi ? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un Amant déguiſé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle eſt ce ſoir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir.... ſon Claveſſin eſt dans ce Cabinet. Amuſez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impoſſible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'inſtant déciſif ? Elle perdroit tout ſon effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choſes : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

Digitized by Google

SCENE III.

LE COMTE, *ſeul.*

ME voilà ſauvé. Ouf! Que ce diable d'homme eſt rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir; cela me donnoit un air plat & gauche; & il a des yeux!... Ma foi ſans l'inſpiration ſubite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un ſot. O ciel! on diſpute là-dedans. Si elle alloit s'obſtiner à ne pas venir! Ecoutons.... Elle refuſe de ſortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruſe. (*Il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le Cabinet.*)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere ſimulée.*

TOUT ce que vous direz eſt inutile, Monſieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de Muſique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon Enfant; c'eſt le Seigneur Alonzo, l'éleve & l'ami de Don Baſile, choiſi par lui pour être un de nos témoins. -- La Muſique te calmera, je t'aſſure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: ſi je chante ce ſoir!... Où donc eſt-il ce Maître que vous craignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui don-

Digitized by Google

ner ſon compte, & celui de Bazile. (*Elle apperçoit ſon Amant : elle fait un cri*) Ah !...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous ?

ROSINE *les deux mains ſur ſon cœur, avec un grand trouble.*

Ah ! mon Dieu, Monſieur.... Ah ! mon Dieu, Monſieur.....

BARTHOLO.

Elle ſe trouve encore mal ! Seigneur Alonzo !

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'eſt qu'en me tournant... Ah !....

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame ?

ROSINE.

Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me ſuis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le Comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un ſiege, un ſiege. Et pas un fauteuil ici ?

(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah, Roſine !

ROSINE.

Quelle imprudence !

LE COMTE.

J'ai mille choſes eſſentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

Digitized by Google

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, Mignonne, assieds-toi. -- Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE *au Comte.*

Non, attendez; ma douleur est un peu appaisée. (*à Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, Monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur le champ....

BARTHOLO.

Oh ! le bon petit naturel de femme ! Mais après une pareille émotion, mon Enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE *au Comte.*

Un moment, de grace ! (*A Bartholo*) Je croirai, Monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon Amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là, tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir, elle m'enchantera.

ROSINE *au Comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, Madame ?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

Digitized by Google

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile?

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'eſt une image du Printemps d'un genre aſſez vif. Si Madame veut l'eſſayer...

ROSINE *regardant le Comte.*

Avec grand plaiſir : un tableau du Printemps me ravit : c'eſt la jeuneſſe de la nature. Au ſortir de l'Hiver, il ſemble que le cœur acquiere un plus haut degré de ſenſibilité : comme un eſclave enfermé depuis longtemps, goûte avec plus de plaiſir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toujours des idées romaneſques en tête.

LE COMTE *bas.*

Et ſentez-vous l'application ?

BARTHOLO.

Parbleu ! (*Il va s'aſſeoir dans le fauteuil qu'a occupé Roſine.*)

ROSINE *chante*, (N°. 3.)

(*) Quand, dans la plaine,
L'amour ramene
Le Printemps,
Si chéri des amants;
Tout reprend l'être,
Son feu pénetre

(*) Cette Ariette, dans le goût Eſpagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train uſités au Parterre en ces jours de criſe & de combat. La timidité de l'Actrice l'a depuis empêchée d'oſer la redire, & les jeunes Rigoriſtes du Théatre l'ont fort louée de cette rétinence. Mais ſi la dignité de la Comédie Françoiſe y a gagné quelque choſe, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'eſt pourquoi, ſur les Théatres où quelque peu de Muſique ne tirera pas autant à conſéquence, nous invitons tous Directeurs à la reſ-

Digitized by Google

Dans les fleurs,
Et dans les jeunes cœurs,
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les côteaux,
Les cris des agneaux
Retentiſſent;
Ils bondiſſent;
Tout fermente;
Tout augmente;
Les brebis paiſſent
Les fleurs qui naiſſent;
Les chiens fideles
Veillent ſur elles;
Mais Lindor enflammé,
Ne ſonge guere
Qu'au bonheur d'être aimé
De ſa Bergere.

MÊME AIR.

Loin de ſa mere,
Cette Bergere
Va chantant,
Où ſon Amant l'attend.
Par cette ruſe,
L'amour l'abuſe;
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger!
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiſeaux,
Ses charmes naiſſants,
Ses quinze ou ſeize ans,
Tout l'excite;
Tout l'agite;
La Pauvrette
S'inquiete;
De ſa retraite,
Lindor la guette;

---

tituer, tous Acteurs à la chanter, tous Spectateurs à l'écouter, & tous Critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la Piece, & du plaiſir que leur fera le morceau.

Digitized by Google

Elle s'avance ;
Lindor s'élance ;
Il vient de l'embraſſer :
Elle, bien aiſe,
Feint de ſe courroucer,
Pour qu'on l'appaiſe.

PETITE REPRISE.

Les ſoupirs,
Les ſoins, les promeſſes,
Les vives tendreſſes,
Les plaiſirs,
Le fin badinage,
Sont mis en uſage ;
Et bientôt la Bergere,
Ne ſent plus de colere.
Si quelque jaloux
Trouble un bien ſi doux,
Nos Amants d'accord,
Ont un ſoin extrême. . . . . .
. . . . . De voiler leur tranſport ;
Mais quand on s'aime,
La géne ajoute encor
Au plaiſir même.

(*En l'écoutant, Bartholo s'eſt aſſoupi. Le Comte, pendant la petite repriſe, ſe hazarde à prendre une main qu'il couvre de baiſers. L'émotion ralentit le chant de Roſine, l'affoiblit & finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot* extrême. *L'Orcheſtre ſuit le mouvement de la Chanteuſe, affoiblit ſon jeu & ſe tait avec elle. L'abſence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte ſe releve, Roſine & l'Orcheſtre reprennent la ſuite de l'air. Si la petite repriſe ſe répete, le même jeu recommence, &c.*)

LE COMTE.

En vérité, c'eſt un morceau charmant, & Madame l'exécute avec une intelligence.....

ROSINE.

Digitized by Google

ROSINE.

Vous me flattez, Seigneur; la gloire eſt toute entiere au Maître.

BARTHOLO *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, & ſitôt que je m'aſſieds, mes pauvres jambes.....

(*Il ſe levè & pouſſe le fauteuil.*)

ROSINE *bas au Comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazil eſt-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choſes plus gaies, que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me ſemblent autant d'enterrements. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeuneſſe, & que chacun retenoit facilement. J'en ſavois autrefois..... Par exemple.....

(*Pendant la ritournelle, il cherche en ſe grattant la tête, & chante en faiſant claquer ſes pouces & danſant des genoux comme des vieillards.*)

(N°. 4.) Veux-tu, ma Roſinette,
Faire emplette
Du Roi des Maris?..... (*Au Comte en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanſon; mais j'y ai ſubſtitué Roſinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonſtances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien? pas vrai?

LE COMTE *riant.*

Ah, ah, ah! Oui, tout au mieux.

Digitized by Google

SCENE V.

FIGARO *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO *chante.* (N°. 4.)

VEUX-TU, ma Roſinette,
Faire emplette,
Du Roi des Maris?
Je ne ſuis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait ſombre,
Les plus beaux chats ſont gris.

(*Il répete la repriſe en danſant.* FIGARO *derriere lui, imite ſes mouvements.*)

Je ne ſuis point Tircis, &c.

(*Appercevant Figaro*). Ah! Entrez, Monſieur le Barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO *ſalue.*

Monſieur, il eſt vrai que ma mere me l'a dit autrefois; mais je ſuis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part au Comte*) Bravo, Monſeigneur.

(*Pendant toute cette Scene, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Roſine, mais l'œil inquiet & vigilant du Tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur & de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, ſaigner, droguer, mettre ſur le grabat toute ma maiſon?

Digitized by Google

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, Monsieur a pu voir que lorsqu'ils en ont besoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande.....

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas! Que direz-vous, Monsieur le zelé, à ce malheureux qui bâille, & dort tout éveillé? & l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle! que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui!

FIGARO.

Je leur dirai.... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse, & va te coucher à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non; mais c'est la saignée & les médicaments qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zele aussi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule; & votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire si..... On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, les hommes n'ayant guere à choisir qu'entre la sottise & la folie; où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir; & vive la joie. Qui sait si le monde durera encore trois semaines!

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monſieur le Raiſonneur, de me payer mes cent écus & les intérêts, ſans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monſieur? Vos cent écus! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un ſeul inſtant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte ſi.....

ROSINE *l'interrompant.*

Avez-vous eu ſoin au moins de les lui donner de ma part, Monſieur Figaro? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah! Les bonbons de ce matin? Que je ſuis bête moi! j'avois perdu tout cela de vue..... Oh! excellents, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellents! Admirables! Oui ſans doute, Monſieur le Barbier, revenez ſur vos pas! Vous faites-là un joli métier, Monſieur!

FIGARO.

Qu'eſt-ce qu'il a donc, Monſieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monſieur!

FIGARO.

Je la ſoutiendrai, Monſieur.

Digitized by Google

BARTHOLO.

Dites que vous la ſupporterez, Monſieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monſieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monſieur! Sachez que quand je diſpute avec un fat, je ne lui cede jamais.

FIGARO, *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, Monſieur; moi je lui cede toujours.

BARTHOLO

Hein? qu'eſt-ce qu'il dit donc, Bachelier?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, & qui ne ſait manier que le raſoir? Apprenez, Monſieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, & que ſans les envieux.....

BARTHOLO.

Eh! que n'y reſtiez-vous, ſans venir ici changer de profeſſion?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je diroîs de belles ſottiſes!

FIGARO.

Monſieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrere qui eſt là rêvaſſant.....

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je..... je ne ſuis pas le confrere de Monſieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à conſulter, j'ai penſé que vous pourſuiviez le même objet.

BARTHOLO *en colere.*

Enfin, quel ſujet vous amene? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce ſoir à Madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh ! parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout : N'est-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah ! oui, revenir ! toute la garnison prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du tems à perdre ! Monsieur passe-t-il chez lui ?

BARTHOLO.

Non, Monsieur ne passe point chez lui. Et mais..... qui empêche qu'on ne me rase ici ?

ROSINE *avec dédain.*

Vous êtes honnête ! Et pourquoi pas dans mon appartement ?

BARTHOLO.

Tu te fâches ? pardon, mon Enfant, tu vas achever de prendre ta leçon ; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici ! (*haut.*) Allons, l'Eveillé ; la Jeunesse ; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appellez-les ! Fatigués, harrassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher !

FIGARO.

Eh bien ! j'irai tout chercher : n'est-ce pas dans votre chambre ? (*bas au Comte*). Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO, *détache son trousseau de clefs & dit par réflexion.*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au Comte en s'en allant*). Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

Digitized by Google

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

AH! que nous l'avons manqué belle! il alloit me donner le trouſſeau. La clef de la jalouſie n'y eſt-elle pas?

ROSINE.

C'eſt la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*à part*). BON! je ne ſais ce que je fais de laiſſer ici ce maudit Barbier. (*à Figaro*) Tenez. (*il lui donne le trouſſeau.*) Dans mon cabinet, ſous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peſte! Il y feroit bon, méfiant comme vous êtes! (*à part en s'en allant*) Voyez comme le ciel protege l'innocence!

Digitized by Google

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'EST le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort eſt fait.

BARTHOLO.

Tout conſidéré, j'ai penſé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laiſſer avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'euſſe été en tiers.

ROSINE.

Il eſt bien poli, Meſſieurs, de parler bas ſans ceſſe! Et ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaiſſelle renverſée.*)

BARTHOLO *criant.*

Qu'eſt-ce que j'entends donc! Le cruel Barbier aura tout laiſſé tomber par l'eſcalier, & les plus belles pieces de mon néceſſaire!.. (*Il court dehors*).

Digitized by Google

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PROFITONS du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce ſoir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entretien indiſpenſable pour vous ſouſtraire à l'eſclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah, Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalouſie; & quant à la lettre que j'ai reçu de vous ce matin, je me ſuis vu forcé....

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

JE ne m'étois pas trompé; tout eſt briſé, fracaſſé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte ſur l'eſcalier. (*Il montre la clef au Comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef....

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habille homme!

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, cherchez-en un plus ſubtil.

Digitized by Google

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée.* (*à part*).

DON Bazile!....

LE COMTE, *à part.*

Juſte ciel!

FIGARO, *à part.*

C'eſt le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, ſoyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de ſuites? En vérité le Seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé ſur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, & s'il ne m'avoit point retenu....

BAZILE *étonné.*

Le Seigneur Alonzo?....

FIGARO, *frappe du pied.*

Eh quoi! toujours des acrocs? Deux heures pour une méchante barbe..... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaiſir de me dire, Meſſieurs?.....

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je ſerai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il....

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monſieur quelque choſe qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de muſique à votre place.

Digitized by Google

BAZILE *plus étonné.*

La leçon de muſique !..... Alonzo !.....

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh ! taiſez-vous.

BAZILE.

Elle auſſi !

LE COMTE, *bas, à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en ſommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en diſant qu'il n'eſt pas votre Eleve; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah ! ah !

BARTHOLO *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre Eleve.

BAZILE *ſtupéfait.*

Que mon Eleve ! ..... (*bas.*) Je venois pour vous dire que le Comte eſt déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le ſais, taiſez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit ?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment !

LE COMTE, *bas.*

Moi, ſans doute : écoutez ſeulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Eſt-il ſi difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum ! Grand eſcogrif ! Il eſt ſourd !

BAZILE, *à part.*

Qui diable eſt-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde eſt dans le ſecret !

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi ? ....

Digitized by Google

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO *à Bazile.*

Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, *impatienté.*

Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au Comte.*

Vous avez raison. (*à Bazile*). Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE *en colere.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met à part une bourse dans la main.*

Oui: Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends.....

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile: vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fievre d'une lieue. Allez vous coucher.

Digitized by Google

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous ſorti ? On dit que cela ſe gagne. Allez vous coucher.

BAZILE *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh ! ſans doute.

BAZILE *les regardant tous.*

En effet, Meſſieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer; je ſens que je ne ſuis pas ici dans mon aſſiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours : ſi vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je ſerai chez vous de très-bonne-heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon ſoir, Monſieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte ſi j'y comprends rien; & ſans cette bourſe...

TOUS.

Bon ſoir, Bazile, bon ſoir.

BAZILE *en s'en allant.*

Eh bien ! bon ſoir donc, bon ſoir.

(*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO *d'un ton important.*

CET homme-là n'eſt pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

Digitized by Google

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul ? Ce que c'est que de nous ! (*à Bartholo*) Ah ça, vous décidez-vous, cette fois ?) *Il lui pousse un fauteuil très-loin du Comte & lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche & lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais ! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir. ..

LE COMTE, (*bas à Rosine.*)

Nous avons la clef de la jalousie, & nous ferons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir ? Si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder ; mais du chant ! ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort?

BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment & va derriere les amants écouter leur conversation.*

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici.

Digitized by Google

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem !..... hem !.....

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile....

BARTHOLO *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile !

ROSINE *effrayée.*

Ah !....

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment ! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte !

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur ?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo !

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hazard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme ! Moi ! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable !

BARTHOLO.

Ah ! qu'est-ce que j'entends !

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut ; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toutes les loix.

(*Rosine sort.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colere me ſuffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il eſt difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorſque je les prends ſur le fait! Maudit Barbier! il me prend des envies....

FIGARO.

Je me retire, il eſt fou.

LE COMTE.

Et moi auſſi; d'honneur il eſt fou.

FIGARO.

Il eſt fou, il eſt fou.... (*Ils ſortent.*)

SCENE

SCENE XIV.

BARTHOLO, *seul, le poursuit.*

JE suis fou ! Infâmes suborneurs ! Emissaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous..... Je suis fou !.... Je les ai vus comme je vois ce pupitre..... & me soutenir effrontément !.... . Ah ! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola, quelqu'un.... Ah ! j'oublie que je n'ai personne.... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit ! il y a de quoi perdre l'esprit !

Fin du troisieme Acte.

Pendant l'Entracte, le Théatre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, & l'Orchestre joue celui qui est gravé dans le Recueil de la Musique du Barbier, (N°. 5.)

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre eſt obſcur.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connoiſſez pas? ce que vous dites eſt-il poſſible?

BAZILE.

Vous, m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponſe. S'il vous a remis la lettre de Roſine, c'eſt ſans doute un des émiſſaires du Comte. Mais, à la magnificence du préſent qu'il m'a fait, il ſe pourroit que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce préſent; Et! pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois rien; & dans les cas difficiles à juger, une bourſe d'or me paroît toujours un argument ſans replique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui eſt bon à prendre....

BARTHOLO.

J'entends, eſt bon.....

BAZILE.

A garder.

Digitized by Google

BARTHOLO, *surpris.*

Ah ! ah !

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſéder ?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En tout eſpece de biens, poſſéder eſt peu de choſe ; c'eſt jouir qui rend heureux : mon avis eſt, qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer....

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents ?

BAZILE.

Hé hé, Monſieur..... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie ? Epouſez, Docteur, épouſez.

BARTHOLO.

Auſſi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. -- Souvenez-vous, en parlant à la Pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raiſon.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Roſine que cet Alonzo m'a remiſe,

& il m'a montré, ſans le vouloir, l'uſage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous ſerons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt ?

BAZILE.

Impoſſible ; le Notaire eſt retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage ?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro ; c'eſt ſa Nice qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa Niece ? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot ; que diable !

BAZILE.

Eſt-ce que vous penſeriez ?

BARTHOLO.

Ma foi ces gens-là ſont ſi alertes ! Tenez, mon ami, je ne ſuis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici ſur le champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous ſervir. Que faites-vous donc ?

BARTHOLO.

Je vous reconduis ; n'ont-ils pas fait eſtropier tout mon monde, par ce Figaro ! Je ſuis ſeul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon paſſe-partout, je vous attends, je veille ; & vienne qui voudra, hors le No-

Digitized by Google

taire & vous, perſonne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes ſûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, *ſeule, ſortant de ſa chambre.*

IL me ſembloit avoir entendu parler. Il eſt minuit ſonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriſer. Sûr de ne rencontrer perſonne... Ah! Lindor! ſi vous m'aviez trompée!..... Quel bruit entends-je?... Dieux! c'eſt mon Tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *rentre avec de la lumiere.*

AH! Roſine, puiſque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne repoſerez pas, & j'ai des choſes très-preſſées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, Monſieur? n'eſt-ce donc pas aſſez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Roſine, écoutez-moi.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grace.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir !

BARTHOLO *lui montre ſa lettre.*

Connoiſſez-vous cette lettre ?

ROSINE *la reconnoît.*

Ah ! grands Dieux !.....

BARTHOLO.

Mon intention, Roſine, n'eſt point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer; mais je ſuis votre ami; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva...,

ROSINE *étonnée.*

Au Comte Almaviva !

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux eſt ce Comte : auſſi-tôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme a qui il l'a ſacrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva !....

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous perſuader cette horreur. L'inexpérience, Roſine, rend votre ſexe confiant & crédule; mais apprenez dans quel piege on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale auſſi dangereuſe que vous. J'en frémis ! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet Eleve ſuppoſé de Bazile qui porte un autre nom & n'eſt que

Digitized by Google

le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abyme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE *accablée.*

Quelle horreur !.... quoi Lindor ?.... quoi ce jeune homme....

BARTHOLO, *à part.*

Ah ! c'eſt Lindor.

ROSINE.

C'eſt pour le Comte Almaviva... C'eſt pour un autre..

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE *outrée.*

Ah quelle indignité !... Il en ſera puni. — Monſieur, vous avez deſiré de m'épouſer ?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes ſentiments.

ROSINE.

S'il peut vous en reſter encore, je ſuis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien ! le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'eſt pas tout; ô Ciel ! ſuis-je aſſez humiliée !... Apprenez que dans peu le perfide oſe entrer par cette jalouſie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO *regardant au trouſſeau.*

Ah, les ſcélérats ! Mon Enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE *avec effroi.*

Ah, Monſieur, & s'ils ſont armés ?

BARTHOLO.

Tu as raiſon; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maiſon. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaiſir d'en être à la fois vengés & délivrés ! Et compte que mon amour te dédommagera...

Digitized by Google

ROSINE *au déſeſpoir.*

Oubliez ſeulement mon erreur. (*à part,*) Ah, je m'en punis aſſez !

BARTHOLO *s'en allant.*

Allons nous embuſquer. A la fin je la tiens.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ROSINE *ſeule.*

SON amour me dédommagera.... Malheureuſe !..... (*Elle tire ſon mouchoir & s'abandonne aux larmes.*) Que faire ?.... Il va venir. Je veux reſter, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute ſa noirceur. La baſſeſſe de ſon procédé ſera mon préſervatif.... Ah ! j'en ai grand beſoin. Figure noble ! air doux ! une voix ſi tendre ! & ce n'eſt que le vil agent d'un corrupteur ! Ah malheureuſe ! malheureuſe !... Ciel ! on ouvre la jalouſie ! (*Elle ſe ſauve.*)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO *enveloppé d'un manteau paroît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit ; entrerai-je ?

LE COMTE *en dehors.*

Un homme ?

FIGARO.

Non.

Digitized by Google

LE COMTE.

C'eſt Roſine que ta figure atroce aura miſe en fuite.

FIGARO *ſaute dans la chambre.*

Ma foi je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre, & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il ſaute à ſon tour.*) A nous la victoire.

FIGARO *jette ſon manteau.*

Nous ſommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monſeigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?... Et ſi quelqu'un alloit nous ſurprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude; c'eſt de la déterminer à quitter ſur le champ la maiſon du Tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau ſexe; l'amour, la haine, & la crainte.

LE COMTE *regardant dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer bruſquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux; vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au ſurplus, ſi ſon amour eſt tel que vous le deſirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos ſentiments.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

(*Figaro allume toutes les bougies qui ſont ſur la table.*)

LA voici. -- Ma belle Roſine !....

ROSINE *d'un ton très-compoſé.*

Je commençois, Monſieur, à craindre que vous ne vinſſiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude !... Mademoiſelle, il ne me convient point d'abuſer des circonſtances pour vous propoſer de partager le ſort d'un infortuné ; mais quelqu'aſyle que vous choiſiſſez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monſieur, ſi le don de ma main n'avoit pas dû ſuivre à l'inſtant celui de mon cœur, vous ne ſeriez pas ici. Que la néceſſité juſtifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier !

LE COMTE.

Vous, Roſine ! la compagne d'un malheureux ! ſans fortune, ſans naiſſance !...

ROSINE.

La naiſſance, la fortune ! Laiſſons là les jeux du hazard, & ſi vous m'aſſurez que vos intentions ſont pures...

LE COMTE *à ſes pieds.*

Ah ! Roſine ! je vous adore !...

ROSINE *indignée.*

Arrêtez, malheureux !... vous oſez profaner !... tu m'adores... Va ! tu n'es plus dangereux pour moi ; j'attendois ce mot pour te déteſter. Mais avant de t'a-

Digitized by Google

bandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant*) apprends que je t'aimois ; apprends que je faiſois mon bonheur, de partager ton mauvais ſort. Miſérable Lindor ! j'allois tout quitter pour te ſuivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois ; ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foibleſſe. Connois-tu cette Lettre ?

LE COMTE *vivement.*

Que votte Tuteur vous a remiſe ?

ROSINE *fiérement.*

Oui, je lui en ai obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je ſuis heureux ! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en ſuis ſervi pour arracher ſa confiance ; & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en informer. Ah, Roſine ! il eſt donc vrai que vous m'aimez véritablement ! . . . .

FIGARO.

Monſeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même . . .

ROSINE.

Menſeigneur ! Que dit-il ? . . .

LE COMTE *jettant ſon large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes ! il n'eſt plus temps de vous abuſer : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'eſt point Lindor ; je ſuis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche en vain depuis ſix mois.

ROSINE *tombe dans les bras du Comte.*

Ah ! . . . .

LE COMTE *effrayé.*

Figaro ?

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monſeigneur ; la douce émotion

Digitized by Google

de la joie n'a jamais de ſuites fâcheuſes ; la voilà, la voilà qui reprend ſes ſens ; morbleu qu'elle eſt belle !

ROSINE.

Ah, Lindor !.., Ah, Monſieur ! que je ſuis coupable ! j'allois me donner cette nuit même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous, Roſine !

ROSINE.

Ne voyez que ma punition ! J'aurois paſſé ma vie à vous déteſter. Ah, Lindor ! le plus affreux ſupplice n'eſt-il pas de haïr, quand on ſent qu'on eſt faite pour aimer ?

FIGARO *regarde à la fenêtre*

Monſeigneur, le retour eſt fermé ; l'échelle eſt enlevée.

LE COMTE.

Enlevée !

ROSINE *troublée.*

Oui, c'eſt moi.... c'eſt le Docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il ſait que que vous êtes ici, & va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monſeigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah, Lindor ! ...

LE COMTE *avec fermeté.*

Roſine, vous m'aimez ! Je ne crains perſonne ; & vous ſerez ma femme. J'aurai donc le plaiſir de punir à mon gré l'odieux vieillard ! ...

ROSINE.

Non, non, grace pour lui, cher Lindor ! Mon cœur eſt ſi plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

Digitized by Google

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'eſt notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

FIGARO.

Eh ! par quel hazard, notre ami...

BAZILE.

Par quel accident, Meſſieurs....

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur. Vous deviez unir la Signora Roſine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maiſon, pour des raiſons que vous ſaurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à ſon Excellence Monſieur le Comte Almaviva ?

FIGARO.

Préciſément.

BAZILE *à part.*

Si c'eſt pour cela qu'il m'a donné le paſſe-partout....

LE NOTAIRE.

C'eſt que j'ai deux contrats de Mariage, Monſeigneur ; ne confondons point : voici le vôtre ; & c'eſt ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora.....

Digitized by Google

Roſine auſſi? Les Demoiſelles apparemment ſont deux ſœurs qui portent le même nom?

LE COMTE.

Signons. toujours. Don Bazile voudra bien nous ſervir de ſecond témoin. (*Ils ſignent*).

BAZILE.

Mais votre Excellence.... je ne comprends pas....

LE COMTE.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarraſſe, & tout vous étonne.

BAZILE

Monſeignenr... Mais ſi le Docteur...

LE COMTE *lui jettant une bourſe.*

Vous faites l'enfant! Signez donc vîte.

BAZILE.

Ah! ah!....

FIGARO.

Où donc eſt la difficulté de ſigner?

BAZILE *peſant la bourſe.*

Il n'y en a plus; mais c'eſt que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids.... (*Il ſigne.*)

Digitized by Google

SCENE VIII, *& derniere.*

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

BARTHOLO *voit le Comte baiſer la main de Roſine ; & Figaro qui embraſſe groteſquement D. Bazile : il crie en prenant le Notaire à la gorge.*

ROSINE avec ces fripons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'eſt votre Notaire.

BAZILE.

C'eſt votre Notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! Don Bazile, Eh comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE *montrant Figaro.*

Un moment ; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maiſon, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monſieur voit bien qu'il eſt auſſi près du matin que du ſoir. D'ailleurs je ſuis de la compagnie de ſon Excellence Monſeigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne ſont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laiſſons cela. -- Par-tout ailleurs, Monſieur le Comte,

Digitized by Google

je ſuis le ſerviteur de votre Excellence; mais vous ſentez que la ſupériorité du rang eſt ici ſans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici ſans force; mais ce qui en a beaucoup, eſt la préférence que Mademoiſelle vient de m'accorder ſur vous, en ſe donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Roſine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur? Je le ſuis.

BAZILE.

Quand je vous diſois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaiſant mariage! Où ſont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je ſuis aſſiſté de ces deux Meſſieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile! vous avez ſigné?

BAZILE.

Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours ſes poches pleines d'arguments irréſiſtibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ſes arguments. J'uſerai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abuſant.

BARTHOLO.

La Demoiſelle eſt mineure.

Digitized by Google

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître frippon?

LE COMTE.

Mademoiſelle eſt noble & belle; je ſuis homme de qualité, jeune & riche; elle eſt ma femme: à ce titre qui nous honore également, prétend-t-on me la diſputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'eſt plus en votre pouvoir. Je la mets ſous l'autorité des Loix; & Monſieur que vous avez amené, vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magiſtrats ſont les ſoutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile réſiſtance au plus honorable mariage, indique aſſez ſa frayeur ſur la mauvaiſe adminiſtration des biens de ſa Pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il conſente à tout; & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus: ne perdons pas la tête.

BARTHOLO *irrité.*

Ils étoient tous contre moi; je me ſuis fourré la tête dans un guêpier!

BAZILE.

Quel guêpier! Ne pouvant avoir la femme; calculez, Docteur, que l'argent vous reſte &.....

BARTHOLO.

Eh! laiſſez-moi donc en repos, Bazile! Vous ne ſongez qu'à l'argent. Je me ſoucie bien de l'argent,

moi ! A la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce ſoit le motif qui me détermine ? (*Il ſigne.*)

FIGARO *riant.*

Ah, ah, ah ! Monſeigneur ; ils ſont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, Meſſieurs, je n'y comprends plus rien. Eſt-ce qu'elles ne ſont pas deux Demoiſelles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, Monſieur, elles ne ſont qu'une.

BARTHOLO *ſe déſolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr ! Ah ! je me ſuis perdu faute de ſoins.

FIGARO.

Faute de ſens. Mais ſoyons vrais, Docteur : quand la jeuneſſe & l'amour ſont d'accord pour tromper un vieillard ; tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeller à bon droit la *Précaution inutile.*

Fin du quatrieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *le Barbier de Séville*, Comédie en Proſe, & en quatre Actes ; & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 29 Décembre 1774.

CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1775. LE NOIR.

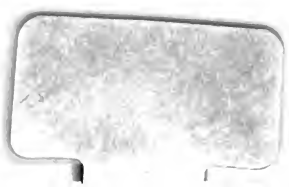
Digitized by Google

Digitized by Google

E.U.D. Library
12.11.79

79801294

Digitized by Google


Digitized by Google